

La vie de Galilée *Bertolt Brecht*

CRIEUR. Le dix janvier seize cent dix, Galileo Galilei
Voit que le ciel est aboli

Entrée de Galilée et Sagredo.

SAGREDO. *Regardant à travers la lunette, à mi-voix.* Le bord du croissant est tout à fait irrégulier, dentelé et plein d'aspérités. Dans la partie sombre, à proximité du bord lumineux, apparaissent l'un après l'autre des points lumineux. Partant de ces points la lumière se répand, gagnant de plus larges espaces, finissant par rejoindre la plus grande partie lumineuse.

GALILEE. Comment t'expliques-tu ces points lumineux ?

SAGREDO. Cela ne pas peut-être.

GALILEE. Et pourtant si. Ce sont des montagnes.

SAGREDO. Sur une étoile ?

GALILEE. De gigantesques montagnes. Leurs cimes sont dorées par le soleil levant tandis qu'autour les versants sont plongés dans la nuit. Tu vois la lumière descendre des plus hauts sommets vers les vallées.

SAGREDO. Mais cela contredit deux mille ans d'astronomie.

GALILEE. Exactement. Ce que tu vois, aucun homme encore ne l'a vu, excepté moi. Tu es le second.

SAGREDO. Mais la lune ne peut pas être une terre avec des montagnes et des vallées, pas plus que la terre ne peut être une étoile.

GALILEE. La lune peut être une terre avec des montagnes et des vallées et la terre peut être une étoile. Regarde encore une fois. La partie sombre de la lune t'apparaît-elle tout à fait sombre ?

SAGREDO. Non. Maintenant que j'y prête attention, je vois qu'elle est couverte d'une faible lumière couleur de cendre.

GALILEE. D'où peut bien venir cette lumière ?

SAGREDO. ?

GALILEE. Elle vient de la terre.

SAGREDO. C'est absurde. Comment la terre, avec ses montagnes et ses forêts et ses eaux, pourrait-elle être lumineuse - un corps froid ?

GALILEE. Tout comme la lune est lumineuse. Parce que ces deux astres sont illuminés par le soleil, c'est pourquoi ils sont lumineux. Ce que la lune est pour nous, nous le sommes pour la lune. Elle nous voit tantôt comme un croissant, tantôt comme une demi-lune, tantôt pleine et tantôt pas du tout.

SAGREDO. Ainsi il n'y aurait pas de différence entre la lune et la terre ?

GALILEE. Apparemment pas.

SAGREDO. Il n'y a pas dix ans qu'un homme a été brûlé à Rome. Il s'appelait Giordano Bruno et il avait précisément soutenu cela.

GALILEE. Certes. Et nous, nous le voyons. Garde ton œil rivé à la lunette, Sagredo. Ce que tu vois, c'est qu'il n'y a pas de différence entre le ciel et la terre. Aujourd'hui, dix janvier 1610, l'humanité inscrit dans son journal : ciel aboli.

SAGREDO. C'est effroyable.

GALILEE. J'ai découvert une autre chose encore. Encore plus étonnante peut-être.

SAGREDO. J'éprouve comme de la peur, Galilée.

GALILEE. Je vais maintenant te présenter un de ces brouillards de la voie lactée, brillant de la blancheur du lait. Dis-moi de quoi il est fait !

SAGREDO. Ce sont des étoiles, sans nombre.

GALILEE. Rien que dans la constellation d'Orion, il y a cinq cent étoiles fixes. Ce sont les mondes multiples, les innombrables, plus lointains, dont parlait le supplicié. Il ne les a pas vus, il les attendait !

SAGREDO. Quand bien même la terre serait un corps céleste, on est encore loin des affirmations de Copernic soutenant qu'elle tourne autour du soleil. Il n'y a pas d'astre dans le ciel autour duquel un autre tourne. Mais tout de même autour de la terre tourne toujours la lune.

GALILEE. Sagredo, je m'interroge. Depuis avant-hier je m'interroge. Voici Jupiter. *Il pointe la lunette.* Il se trouve qu'il y a quatre étoiles plus petites près de lui, qu'on ne voit qu'à l'aide de la lunette. Je les ai vues lundi mais je n'ai pas pris particulièrement note de leurs positions. Hier je les ai de nouveau observées. J'aurais pu jurer que les positions des quatre avaient changé. Je les ai notées. Elles ont encore changé. Que se passe-t-il ? J'en voyais pourtant quatre. *Agité.* Regarde, toi !

SAGREDO. J'en vois trois.

GALILEE. Où est la quatrième ? Voici les tables. Nous devons calculer quels mouvements elles ont pu faire.

Tout excités, ils se mettent au travail.

GALILEE. La preuve est faite. La quatrième ne peut être allée que derrière Jupiter où on ne la voit pas. Le voilà ton astre autour duquel un autre tourne.

SAGREDO. Mais la sphère de cristal sur laquelle Jupiter est fixé ?

GALILEE. Oui, où est-elle à présent ? Comment Jupiter pourrait-il être fixe quand d'autres étoiles décrivent un cercle autour de lui ? Il n'y a pas de soutien dans le ciel, il n'y a pas d'appui dans l'univers ! Il s'agit d'un autre soleil !

SAGREDO. Calme-toi ! Tu penses trop vite.

GALILEE. Comment, vite ! Réveille-toi, l'homme ! Ce que tu vois, personne encore ne l'a vu. Ils avaient raison !

SAGREDO. Qui ? Les coperniciens ?

GALILEE. Et l'autre aussi ! Le monde entier était contre eux et ils avaient raison.

SAGREDO. Galilée, calme-toi !

GALILEE. Sagredo, réveille-toi !

SAGREDO. Ne hurle pas dans tous les sens comme un fou.

GALILEE. Ne reste pas planté là, muet comme une carpe, quand la vérité est découverte.

SAGREDO. Je ne suis pas planté là, muet comme une carpe, mais je tremble que ce puisse être la vérité.

GALILEE. Quoi ?

SAGREDO. As-tu perdu la raison ? Ne sais-tu vraiment plus à quoi tu t'exposes si ce que tu vois là est vrai ? Et si tu cries sur toutes les places que la terre est un corps céleste et n'est pas le centre de l'univers ?

GALILEE. Oui, et que tout cet univers gigantesque avec ces corps célestes ne tourne pas autour de notre minuscule terre, comme chacun aurait bien pu le penser !

SAGREDO. Donc, il n'y a que des astres ! Et où est Dieu, alors ?

GALILEE. Que veux-tu dire ?

SAGREDO. Dieu ! Où est Dieu ?

GALILEE. *En colère.* Pas là-haut ! Pas plus là-haut qu'on ne le trouverait sur la terre, si là-haut existaient des êtres et qu'ils le cherchent ici !

SAGREDO. Et où donc est Dieu ?

GALILEE. Suis-je théologien ? Je suis mathématicien.

SAGREDO. Avant tout tu es un homme. Et je te demande où est Dieu dans ton système du monde ?

GALILEE. En nous ou nulle part !

SAGREDO. *En criant.* Comme l'a dit celui qu'on a brûlé ?

GALILEE. Comme l'a dit celui qu'on a brûlé !

SAGREDO. C'est pourquoi on l'a brûlé ! Il n'y a pas dix ans de cela !

GALILEE. Parce qu'il ne pouvait rien prouver ! Parce qu'il l'affirmait seulement !

SAGREDO. Galilée, je t'ai toujours connu homme adroit. Dix-sept ans durant à Padoue et trois ans à Pise, tu as enseigné patiemment à des centaines d'élèves le système de Ptolémée prôné par l'Eglise et attesté par l'Écriture sur laquelle repose l'Eglise. Avec Copernic, tu l'as tenu pour faux, mais tu l'as enseigné.

GALILEE. Parce que je ne pouvais rien prouver.

SAGREDO. *Incrédule.* Et tu crois que ça fait une différence ?

GALILEE. Toute la différence ! Vois, Sagredo ! Je crois en l'homme et cela signifie, que je crois en la force de sa raison ! Sans cette croyance, je n'aurais pas la force de me lever de mon lit le matin.

SAGREDO. Alors je vais te dire quelque chose : moi je n'y crois pas. Quarante ans parmi les hommes m'ont enseigné sans cesse qu'ils ne sont pas accessibles à la raison. Montre-leur la queue rougeoyante d'une comète, inspire-leur une sourde angoisse, et ils sortiront de leurs maisons en courant à se rompre les jambes. Mais dis-leur une phrase raisonnable et prouve-la sept fois par la raison, et ils riront tout simplement de toi.

GALILEE. C'est absolument faux et de plus une calomnie. Je ne comprends pas comment tu peux aimer la science en croyant de telles choses. Il n'y a que les morts qui ne se laissent plus émouvoir par des raisons !

SAGREDO. Comment peux-tu confondre leurs misérables ruses avec la raison !

GALILEE. Je ne parle pas de leurs ruses. Je sais qu'ils nomment l'âne un cheval quand ils le vendent et le cheval un âne quand ils veulent l'acheter. Voilà toute leur ruse. Mais la vieille qui la veille du voyage, de sa main rude, donne une touffe de foin supplémentaire au mulet, le capitaine de navire qui pour l'achat de vivres pense à la tempête aussi bien qu'à l'accalmie, l'enfant qui enfonce son bonnet sur la tête quand on lui a démontré qu'il pourrait pleuvoir, eux tous sont mon espérance, eux tous se laissent convaincre par des raisons. Oui, je crois en la douce violence de la raison sur les hommes.

A la longue ils ne peuvent pas lui résister. Aucun homme ne peut longtemps me voir, faire tomber une pierre, et m'entendre dire : elle ne tombe pas. De cela aucun homme n'est capable. La séduction qui émane d'une preuve est trop grande. La plupart y succombent, et à la longue tous. Penser est un des plus grands divertissements de l'espèce humaine.

SAGREDO. Ne va pas à Florence, Galilée.

GALILEE. Pourquoi ?

SAGREDO. Parce que les moines y règnent.

GALILEE. Il y a des savants renommés à la cour de Florence.

SAGREDO. Des laquais.

GALILEE. Je les prendrai par la peau du cou et je les trainerai devant la lunette. Les moines aussi sont des hommes, Sagredo. Eux aussi succombent à la séduction des preuves. Copernic, ne l'oublie pas, exigeait d'eux qu'ils croient en ses chiffres, mais moi, j'exige simplement qu'ils croient en leurs yeux. Quand la vérité est trop faible pour se défendre, elle doit passer à l'offensive. Je les prendrai par la peau du cou et les forcerai à regarder par cette lunette.

SAGREDO. Galilée, je te vois engagé sur un chemin terrible. C'est la nuit du malheur, celle où l'homme voit la vérité. Et l'heure de l'aveuglement, celle où il croit en la raison humaine. De qui dit-on qu'il va les yeux ouverts ? De qui va à sa perte. Comment les puissants pourraient-ils laisser courir en liberté quelqu'un qui sait la vérité, ne serait-ce qu'une vérité touchant les astres les plus éloignés ! Penses-tu que le pape entendra ta vérité quand tu dis qu'il se trompe, sans pour autant entendre qu'il se trompe ? Crois-tu qu'il inscrira tout simplement dans son journal : 10 janvier 1610, ciel aboli ? Comment peux-tu vouloir quitter cette République, la vérité dans la poche, pour te jeter dans les pièges des princes et des moines, ta lunette à la main ? Toi si méfiant dans ta science, tu es crédule comme un enfant pour tout ce qui te semble faciliter sa pratique. Tu ne crois pas en Aristote mais dans le grand-duc de Florence. Tout à l'heure quand je t'ai vu à ta lunette regarder ces nouvelles étoiles, j'ai cru te voir sur le bûcher et quand tu disais que tu croyais dans les preuves, j'ai humé l'odeur de la chair brûlée. J'aime la science, mais toi plus encore, mon ami. Ne va pas à Florence, Galilée.

GALILEE. S'ils veulent de moi, j'y vais.

Sortie de Galilée et Sagredo.

CRIEUR. Vénérés habitants, mesdames et messieurs ! Avant que ne commence la grande procession du carnaval des Guildes, voici la dernière chanson de Florence, qu'on chante dans toute l'Italie du Nord, et que nous avons importée ici à grand frais. Elle s'intitule : la très effroyable doctrine et opinion de l'illustre physicien Galileo Galilei ou, un avant-goût de l'avenir :

Quand le Tout-Puissant voulut qu'il en soit ainsi
Il dit au soleil de s'en aller faire
Le tour de la terre avec sa lumière
Tel un valet en un cercle accompli.
Car son désir était que chacun tourne
Autour de qui vaut mieux que lui.

Et commencèrent de tourner
Autour des puissants les déshérités
Autour des premiers les derniers
Ainsi sur la terre comme au ciel
Autour du pape gravitent les cardinaux
Autour des cardinaux gravitent les évêques
Autour des évêques les chanoines
Autour des chanoines les échevins
Autour des échevins les artisans
Autour des artisans les serviteurs
Autour des serviteurs les chiens, les poules et les mendiants.

Cela, bonnes gens, c'est le grand ordre, *ordino ordinum*, comme disent messieurs les théologiens, *regula alternans*, la règle des règles, mais bonnes gens, qu'arriva-t-il ?

Le docteur Galilée se dresse
Il balança la Bible, saisit sa lunette, et jeta un regard sur l'univers.
Toi, le soleil, reste-là !
Je veux que la creatio dei
Tourne dans l'autre sens
Que la maitresse tourne
Autour de sa servante.
Et vous trouvez ça fort ? Il ne plaisante pas !

Les serviteurs sont chaque jour plus effrontés
Mais il est vrai, rire est bien rare. Et la main sur le coeur :
Qui n'a jamais rêvé d'être son propre maître et seigneur ?

Vénérés habitants, de telles théories sont parfaitement impossibles.

On aurait droit à la paresse
A nourrir le chien du boucher
L'enfant de chœur n'irait plus à la messe
L'apprenti resterait couché.
On ne plaisante pas avec la Bible, non !
Si ta corde à ton cou ne vaut rien, elle rompt !
Mais il est vrai, rire est bien rare. Et la main sur le coeur :
Qui n'a jamais rêvé d'être son propre maître et seigneur ?

Bonnes gens, voyez l'avenir que nous prédit le docte docteur Galileo Galilei :

Deux femmes se tiennent à la criée
Ne sachant pas quoi faire
Et la poissonnière de bouffer
Tout son poisson en solitaire
Le maçon creuse les fondations
Et transporte les pierres
Mais ayant bâti la maison
Il s'en déclare propriétaire !
Oui, est-ce permis ? Non, non, non, pas de blagues !
Si ta corde à ton cou ne vaut rien, elle rompt !
Mais il est vrai, rire est bien rare. Et la main sur le cœur :
Qui n'a jamais rêvé d'être son propre maître et seigneur ?

Le fermier donne un coup de pied
Au cul du proprio
Le lait destiné au curé
Est bon pour les marmots.
Non, non, non, bonnes gens ! Avec la Bible, pas de blagues !

Si ta corde à ton cou ne vaut rien, elle rompt !
Mais il est vrai, rire est bien rare. Et la main sur le coeur :
Qui n'a jamais rêvé d'être son propre maître et seigneur ?

Non, non, non, non, non, non ! Assez, Galilée, assez !
Enlevez la muselière d'un chien enragé et il mordra.
Mais il est vrai, rire est bien rare, et devoir est devoir :
Qui n'a jamais rêvé d'être son propre maître et seigneur ?

Vénérés habitants, voyez la phénoménale découverte de Galileo Galilei : voici la terre, qui tourne autour du soleil !

Sortie du crieur.

Entrée de Galilée, du théologien et du mathématicien. Tous saluent révérencieusement le public.

GALILEE. *Au public.* Votre Altesse, je suis heureux de pouvoir, en votre présence, porter à la connaissance de ces messieurs de votre université les dernières nouveautés.

CRIEUR. Il semble qu'ici quelque chose se soit cassé.

GALILEE. Votre Altesse n'est certainement pas sans savoir que depuis quelque temps, nous autres, astronomes, avons rencontré de grandes difficultés dans nos calculs. Nous utilisons pour ce faire un très vieux système qui semble être en accord avec la philosophie, mais malheureusement pas avec les faits. D'après cet ancien système, celui de Ptolémée, les mouvements des astres sont supposés être extrêmement complexes. La planète Venus, par exemple, est censée accomplir un mouvement de ce genre. Mais même en supposant des mouvements aussi compliqués, nous ne sommes pas en mesure de calculer correctement par avance la position des astres. Nous ne les trouvons pas aux endroits où, en principe, ils devraient être. A cela s'ajoutent des mouvements célestes pour lesquels le système de Ptolémée n'offre aucune explication. Ce sont des mouvements de ce genre, me semble-t-il, que les petites étoiles que j'ai récemment découvertes, accomplissent autour de la planète Jupiter. Serait-il agréable à ces messieurs de commencer par une inspection des satellites de Jupiter, les astres médicéens ?

CRIEUR. Je crains que tout ceci ne soit pas aussi simple. Monsieur Galilée, avant de faire usage de votre célèbre lunette, nous vous prions de nous accorder le plaisir d'une dispute. Sujet : de telles planètes peuvent-elles exister ?

LE MATHÉMATICIEN. Une dispute en bonne et due forme.

GALILEE. Moi, je pensais que vous alliez regarder tout simplement par la lunette pour vous en persuader ?

LE MATHÉMATICIEN. Certes, certes. Vous n'ignorez évidemment pas que selon l'avis des anciens, des étoiles qui tournent autour d'un autre centre que la terre ne peuvent exister, ni non plus des étoiles sans appui dans le ciel ?

GALILEE. Oui.

CRIEUR. Et, même sans tenir compte de la possibilité de telles étoiles que le mathématicien semble mettre en doute, je voudrais en tant que philosophe soulever en toute modestie la question suivante : de telles étoiles sont-elles nécessaires ? Aristotelis divine Universum...

GALILEE. Ne devrions-nous pas poursuivre dans la langue de tous les jours ?

CRIEUR. L'argument perdra de son éclat, mais nous sommes chez vous. Le monde tel que se le représente le divin Aristote, avec ses sphères et leurs musiques mystiques, ses voûtes de cristal et les cycles de ses corps célestes et l'inclinaison de l'orbe solaire et les secrets des tables des satellites et la profusion d'étoiles au catalogue de l'hémisphère austral et l'architecture illuminée du globe céleste, est une construction d'un tel ordre et d'une telle beauté que nous devrions certainement hésiter à détruire cette harmonie.

GALILEE. Et si votre Altesse apercevait maintenant par la lunette ces étoiles impossibles autant qu'inutiles ?

LE MATHÉMATICIEN. On pourrait être tenté de répondre que votre lunette faisant voir quelque chose qui ne peut pas être, doit être une lunette peu fiable, non ?

GALILEE. Que voulez-vous dire par là ?

LE MATHÉMATICIEN. Il serait bien plus profitable, monsieur Galilée, que vous nous donniez les raisons qui amènent à supposer que, dans la plus haute sphère du ciel immuable, des astres errant librement pourraient se mouvoir.

CRIEUR. Des raisons, monsieur Galilée, des raisons !

GALILEE. Des raisons ? Quand un simple coup d'œil sur les astres eux-mêmes et sur mes relevés montrent le phénomène ? Monsieur, la dispute devient de mauvais goût.

LE MATHÉMATICIEN. Si l'on était sûr de ne pas vous mettre davantage encore en colère, on pourrait dire ceci : ce qui est dans votre lunette et ce qui est dans le ciel peuvent être deux choses distinctes.

CRIEUR. On ne saurait exprimer cela plus poliment.

GALILEE. Ils pensent que nous peignons les étoiles médicéennes sur la lentille ! Vous m'accusez d'escroquerie ?

CRIEUR. Mais comment le pourrions-nous ? En présence de son Altesse ?

LE MATHÉMATICIEN. Votre instrument, qu'on l'appelle votre enfant ou votre pupille, est certainement fabriqué de façon très habile, sans aucun doute !

CRIEUR. Et nous sommes tout à fait convaincus, monsieur Galilée, que ni vous ni personne n'oserait parer du nom illustre de la dynastie, des étoiles dont l'existence ne serait pas au-dessus de tout soupçon.

GALILEE. Ces messieurs vont-ils, oui ou non, regarder ?

CRIEUR. Certainement, certainement.

LE MATHÉMATICIEN. Certainement.

CRIEUR. Votre Altesse, Messieurs, puis-je vous rappeler que le bal de la cour commence dans trois quarts d'heure ?

LE MATHÉMATICIEN. Pourquoi continuer à marcher sur des oeufs ? Tôt ou tard monsieur Galilée devra bien se réconcilier avec la réalité. Ses planètes de Jupiter perceraient l'enveloppe de la sphère. C'est tout simple.

GALILEE. Vous serez étonné : il n'y a pas d'enveloppe des sphères.

CRIEUR. Tous les manuels vous diront qu'il y en a, mon bon monsieur.

GALILEE. Alors qu'on nous donne de nouveaux manuels.

CRIEUR. Votre Altesse, mon vénéré collègue et moi-même, nous nous appuyons sur rien moins que sur l'autorité du divin Aristote en personne.

GALILEE. Messieurs, la croyance en l'autorité d'Aristote est une chose, les faits qu'on peut toucher du doigt en sont une autre. Vous dites que, d'après Aristote, il y a là-haut des sphères de cristal, et qu'ainsi, certains mouvements ne peuvent avoir lieu parce que les astres perceraient les sphères. Mais que se passerait-il si vous pouviez constater ces mouvements ? Peut-être cela vous suggérerait-il que ces sphères de cristal n'existent pas ? Messieurs je vous demande en toute humilité d'en croire vos yeux.

LE MATHÉMATICIEN. Cher Galilée, il m'arrive de temps en temps, aussi démodé que celui puisse vous paraître, de lire Aristote, et là je puis vous assurer que j'en crois mes yeux.

GALILEE. Je suis habitué à voir ces messieurs de toutes les Facultés fermer les yeux devant la totalité des faits et faire comme si rien ne s'était passé. Je montre mes relevés et on sourit, je mets ma lunette à disposition pour qu'on puisse s'en convaincre et on me cite Aristote. Cet homme ne disposait pas de lunette !

LE MATHÉMATICIEN. Il est vrai que non, il est vrai que non.

CRIEUR. S'il s'agit ici de traîner dans la boue Aristote, autorité reconnue non seulement par toute la science de l'Antiquité mais également par les très haut Pères de l'Eglise, alors il me semble, à moi du moins, que la poursuite de cette discussion est inutile. Je rejette une discussion non objective. Basta.

GALILEE. La vérité est fille du temps, pas de l'Autorité. Notre ignorance est infinie : entamons-la d'un millimètre cube ! Pourquoi vouloir maintenant être encore plus savants quand nous pouvons enfin être un peu moins bêtes ! J'ai eu la chance inimaginable que me tombe sous la main un nouvel instrument avec lequel on peut observer d'un peu plus près, pas de beaucoup plus près, un petit coin de l'univers. Servez-vous-en.

CRIEUR. Votre Altesse, mesdames et messieurs, je me demande simplement où tout cela va nous mener.

GALILEE. J'aurais tendance à penser qu'en notre qualité d'hommes de science, nous n'avons pas à nous demander où peut nous mener la vérité.

CRIEUR. Monsieur Galilée, la vérité peut nous mener à un tas de choses !

GALILEE. Votre Altesse. Ces nuits-ci à travers toute l'Italie, on braque des lunettes vers le ciel. Les lunes de Jupiter ne rendent pas le lait moins cher. Mais on ne les avait jamais vues et pourtant elles existent. L'homme de la rue en tire la conséquence que beaucoup d'autres choses encore pourraient exister si seulement il ouvrait les yeux ! Vous lui devez une confirmation ! Ce ne sont pas les mouvements de quelques astres éloignés qui font dresser l'oreille de l'Italie mais la bonne nouvelle que des doctrines tenues pour inébranlables ont commencé à vaciller et chacun sait que celles-là sont trop nombreuses. Messieurs, ne défendons pas les doctrines ébranlées ! En tant que professeurs, vous devriez vous charger de l'ébranlement.

Votre Altesse ! Mon travail au grand arsenal de Venise m'a fait quotidiennement côtoyer des dessinateurs, des constructeurs et des fabricants d'instruments. Ces gens-là m'ont appris maints nouveaux chemins. Peu instruits, ils font confiance au témoignage de leurs cinq sens, sans redouter en général où ce témoignage va les mener....

CRIEUR. OH ! Oh !

GALILEE. Tout comme nos marins qui, il y cent ans, ont quitté nos rivages sans savoir à quels autres rivages ils aborderaient ni même s'il y en avait. Il semble que pour rencontrer aujourd'hui la haute curiosité qui a fait la véritable gloire de la Grèce antique, on doive se rendre dans les chantiers navals.

LE MATHÉMATICIEN. Après tout ce que nous avons entendu ici, je ne doute pas plus longtemps que monsieur Galilée trouvera des admirateurs dans les chantiers navals.

GALILEE. Mais ces messieurs n'auraient eu vraiment qu'à regarder par cet instrument !

Sortie du théologien et du mathématicien.

CRIEUR.

Comme il méditait le décret
Galilée vit venir à lui
Un petit moine fort instruit
Qui voulait savoir le secret
Pour trouver la voie du savoir

Entrée du petit moine.

GALILEE. Parlez, parlez ! L'habit que vous portez vous donne le droit de dire tout ce que vous voulez.

LE PETIT MOINE. J'ai étudié la mathématique, monsieur Galilée.

GALILEE. Cela pourrait ne pas avoir été inutile si cela vous amenait à reconnaître que deux et deux font de temps en temps quatre !

LE PETIT MOINE. Monsieur Galilée, je n'en dormais plus depuis trois nuits. Je ne savais pas comment concilier le décret que j'ai lu et les satellites de Jupiter que j'ai vus. J'ai décidé de dire la messe ce matin tôt, et puis de venir chez vous.

GALILEE. Pour me faire savoir que Jupiter n'a pas de satellites ?

LE PETIT MOINE. Non. J'ai réussi à pénétrer la sagesse de ce décret. Il m'a révélé quels dangers recèle pour l'humanité une recherche sans entraves, et j'ai résolu d'abandonner l'astronomie. Pourtant, il m'importe encore de vous soumettre les mobiles qui peuvent pousser même un astronome à renoncer au développement de certaines théories.

GALILEE. Ces mobiles me sont connus, je crois.

LE PETIT MOINE. Je comprends votre amertume. Vous songez à certains moyens de pression extraordinaires de l'Eglise.

GALILEE. Nommez-les sans crainte : instrument de torture.

LE PETIT MOINE. Mais je voudrais avancer d'autres raisons. Permettez que je parle de moi. J'ai grandi en Campagne, je suis fils de paysans. Ce sont des gens simples. Ils savent tout de l'olivier, mais pour le reste, bien peu de choses. Alors que j'observe les phases de Vénus, je me représente mes parents assis avec ma sœur autour du feu, mangeant leur plat de fromage. Je vois au-dessus d'eux les poutres noircies par la fumée de plusieurs siècles, et je vois parfaitement leurs vieilles mains usées par le travail et la cuiller dans leurs mains. Tout ne va pas bien pour eux et pourtant, un certain ordre gît, caché, dans leur misère même. Elle a ses différents cycles : allant des grandes lessives à celui de l'impôt en passant par celui des saisons dans les champs d'oliviers. Il y a de la régularité dans les malheurs qui les frappent. Le dos de mon père s'est tassé, non pas en une seule fois mais un peu plus à chaque printemps passé dans les champs d'oliviers ; tout comme les naissances qui ont fait peu à peu de ma mère une créature sans sexe, ont eu lieu à des intervalles bien précis.

La force de traîner, ruisselants de sueur, leurs paniers en haut du chemin pierreux, la force de mettre au monde des enfants, oui, de manger même, ils la puisent dans le sentiment de permanence et de nécessité que leur procurent le spectacle de la terre, la vue des arbres qui verdissent à nouveau chaque année, et celle de leur petite église où l'on écoute le dimanche les textes bibliques. On leur a assuré que l'oeil de la divinité est posé sur eux, scrutateur, oui, presque angoissé, que tout le théâtre du monde est construit autour d'eux afin qu'eux, les agissants, puissent faire leurs preuves dans leurs rôles grands ou petits. Que diraient les miens s'ils apprenaient de moi qu'ils se trouvent sur un petit amas de pierres qui, tournant à l'infini dans l'espace vide, se meut autour d'un autre astre, petit amas parmi beaucoup d'autres, passablement insignifiant de surcroît. A quoi serait encore utile ou bonne alors, une telle patience, une telle acceptation de leur misère ? A quoi serait bonne encore l'écriture Sainte qui a tout expliqué et tout justifié comme étant nécessaire, la sueur, la patience, la faim, la soumission et en qui maintenant on trouve tant d'erreur ? Non, je vois leurs regards s'emplier de crainte, je les vois poser leurs cuillers sur la pierre du foyer, je vois comme ils se sentent trahis et trompés. Il n'y a donc aucun oeil posé sur nous, disent-ils. C'est à nous d'avoir l'oeil sur nous, incultes, vieux et usés comme nous le

sommes ? Personne ne nous a pourvu d'un autre rôle que celui-ci, terrestre, pitoyable, sur un astre minuscule, dans la dépendance de tout, autour duquel rien ne tourne ? Il n'y a aucun sens à notre misère, la faim, c'est bien ne-pas-avoir-mangé, ce n'est pas une mise à l'épreuve ; l'effort, c'est bien se courber et tirer, pas un mérite. Comprenez-vous alors que je lise dans le décret de la Sainte Congrégation une noble compassion maternelle, une grande bonté d'âme ?

GALILEE. Bonté d'âme ! Sans doute voulez-vous simplement dire qu'il n'y a plus rien à manger, que le vin est bu, que leurs lèvres se dessèchent et qu'ils n'ont plus qu'à baiser la soutane ! Mais pourquoi n'y a-t-il jamais rien ? Pourquoi l'ordre dans ce pays est-il seulement l'ordre d'une huche vide, et la seule nécessité, celle de travailler jusqu'à en mourir ? Entre des vignobles chargés de fruits, au bord des champs de blé ! Vos paysans de Campanie payent les guerres que le vicaire du doux Jésus mène en Espagne et en Allemagne. Pourquoi met-il la terre au centre de l'univers ? Pour que le Saint-Siège puisse être au centre de la terre ! C'est de cela qu'il s'agit. Vous avez raison, il ne s'agit pas de planètes mais des paysans de Campanie. Et ne me parlez pas de la beauté des phénomènes que l'âge a magnifiés ! Savez-vous comment l'huître margaritifère produit sa perle ? Au cours d'une maladie qui menace sa vie, elle enrobe dans une boule de glaire un corps étranger insupportable, un grain de sable par exemple. Elle en crèverait, presque. Au diable la perle, je préfère l'huître saine. Les vertus ne sont pas liées à la misère, mon cher. Si vos gens étaient prospères et heureux, ils pourraient développer les vertus de la prospérité et du bonheur. Pour l'heure, ces vertus de gens épuisés proviennent de terres épuisées et je les refuse. Mes nouvelles pompes à eau peuvent faire plus de miracles que votre ridicule harcèlement surhumain. « Croissez et multipliez », car les champs sont stériles et les guerres vous déciment. Dois-je mentir à vos gens ?

LE PETIT MOINE. Ce sont les plus hauts mobiles qui doivent nous faire taire, c'est la paix de l'âme des malheureux !

GALILEE. Voulez-vous voir une horloge de Cellini que le cocher du cardinal Bellarmin a déposée ici ce matin ? Mon cher, pour me récompenser de laisser en paix l'âme de vos bons parents par exemple, les autorités m'offrent le vin qu'ils ont pressé à la sueur de leur front, lequel, comme chacun sait, a été créé à l'image de Dieu. Si j'étais prêt à me taire, ce serait sans aucun doute pour des mobiles bien bas : bien-être, absence de poursuites, et cætera...

LE PETIT MOINE. Monsieur Galilée, je suis prêtre.

GALILEE. Vous êtes aussi physicien. Et vous voyez que Venus présente des phases. Là, regarde au dehors ! Vois-tu là-bas le petit Priape près de la source à côté du laurier ? Le dieu des jardins, des oiseaux et des voleurs, le rustre obscène deux fois millénaire ! Celui-là mentait moins. N'en disons rien, bon, je suis aussi fils de l'Eglise. Mais connaissez-vous la huitième satire d'Horace ? Je le relis ces jours-ci, il procure un certain équilibre. Il fait précisément parler ce Priape, une petite statue posée dans les jardins de l'Esquilin. Cela commence ainsi :

« J'étais autrefois une bûche de figuier.

Un bois sans valeur, quand l'artisan, ne sachant

Que faire de moi, un Priape ou un escabeau,

Se décida pour le dieu.... »

Croyez-vous qu'Horace se serait laissé interdire l'escabeau pour se voir imposer une table dans le poème ? Monsieur, mon sens de la beauté est blessé si, dans ma représentation du monde, Vénus n'a pas de phases ! Nous ne pouvons pas inventer des machineries pour monter l'eau des fleuves s'il nous est interdit d'étudier la plus grande machinerie qui se trouve sous nos yeux, celle des corps célestes. La somme des angles d'un triangle ne peut pas être modifiée selon les besoins de la Curie. Je ne peux pas calculer les trajectoires des corps dans les airs de telle sorte que les chevauchées des sorcières sur leurs manches à balai s'en trouvent également expliquées.

LE PETIT MOINE. Et vous ne croyez pas que la vérité, si c'est la vérité, s'impose même sans nous ?

GALILEE. Non, non, non. Seule s'impose la part de vérité que nous imposons ; la victoire de la raison ne peut être que la victoire des êtres raisonnables. Vous décrivez déjà vos paysans de Campanie comme la mousse sur leurs cabanes ! Comment quelqu'un peut-il supposer que la somme des angles d'un triangle puisse contredire leurs besoins ! Mais s'ils ne se mettent pas en mouvement et n'apprennent pas à penser, les plus beaux systèmes d'irrigations ne leur serviront en rien. Diable, je vois la divine patience de vos gens, mais où est leur divine colère ?

LE PETIT MOINE. Ils sont fatigués !

GALILEE *lui jette un paquet de manuscrits.* Es-tu physicien mon fils ? Ici est expliqué pourquoi l'océan se meut selon le flux et le reflux. Mais tu ne dois pas le lire entends-tu ? Ah, tu lis déjà ? Tu es donc physicien ?

Le petit moine s'est plongé dans les papiers.

Une pomme de l'arbre de la connaissance ! Il s'en gave déjà. Il est damné pour l'éternité, mais il faut qu'il s'en gave, le malheureux bâfreur ! Il m'arrive de penser que je pourrais me laisser enfermer dix brasses sous terre dans un cachot où nulle lumière ne pénètre plus si j'apprenais en échange ce que c'est, la lumière. Et le pis est que ce que je sais, je suis forcé de le dire à d'autres. Comme un amoureux, comme un ivrogne, comme un traître. C'est un vice absolu, et il conduit au malheur. Combien de temps vais-je pouvoir le crier dans le noir - telle est la question.

LE PETIT MOINE *montre un endroit dans le manuscrit.* Je ne comprends pas cette phrase.

GALILEE. Je vais te l'expliquer, je vais te l'expliquer.

Sortie de Galilée et du petit moine.

Les Physiciens

Friedrich Dürrenmatt

Möbius, seul.

MÖBIUS. ... Il est accroupi dans ma chambre, nu et puant, le pauvre roi de la vérité, et ses psaumes sont terribles. Ecoutez bien, missionnaire, vous aimez les psaumes, vous les connaissez tous, apprenez aussi ceux-ci par cœur :

Il s'est approché de la table par la gauche, il la retourne, monte dessus et s'assoit.

Un psaume de Salomon dédié aux astronautes.

Nous avons foutu le camp dans l'Univers.

Vers les déserts de la Lune. Avons été engloutis dans sa poussière.

Certains ont crevé là, en silence.

Mais la plupart ont bouilli

Dans les vapeurs de plomb de Mercure,

Et se sont dissous dans les flaques de pétrole de Vénus.

Même sur Mars, le soleil nous bouffait,

Tonnant, radioactif et jaune.

Jupiter puait,

Une purée de méthane tournant à toute vitesse,

Suspendue au-dessus de nous, si puissante

Que nous avons submergé Ganymède de vomi.

Nous avons abreuvé Saturne de jurons,

Inutile de s'attarder sur la suite :

Uranus, Neptune

Gelées, d'un gris verdâtre ;

Nos dernières blagues salaces

Tombèrent sur Pluton et la planète X.

Nous avons depuis longtemps confondu le

Soleil avec Sirius,

Et Sirius avec Canopus.

Partis à la dérive, nous nous élancions dans les profondeurs

Vers quelques étoiles blêmes,

Que nous n'atteignîmes pas davantage.
Depuis longtemps déjà, momifiés dans nos vaisseaux,
Sous une croûte d'immondices.
Sur nos visages grimaçants, plus aucun souvenir
D'un souffle de vie terrestre.

Arrivée de Newton.

NEWTON. Qu'est-ce qu'il y a au menu ?

Möbius se tait.

NEWTON. *soulève le couvercle de la soupière.* Soupe aux boulettes de foie. *Il soulève les couvercles des autres plats sur le chariot.* Poulet à la broche, cordon-bleu. Etrange. D'habitude on mange léger le soir. Et plus simplement. Depuis que les autres patients ont été transférés dans le nouveau bâtiment. *Il se sert de la soupe.* Pas faim ?

Möbius se tait.

NEWTON. Je comprends. Après mon infirmière aussi, j'avais perdu l'appétit.

Il s'assoit et commence à manger sa soupe aux boulettes de foie. Möbius se lève pour aller dans sa chambre.

NEWTON. Restez.

MÖBIUS. Sir Isaac ?

NEWTON. Il faut que je vous parle, Möbius.

MÖBIUS. *s'immobilise.* Alors ?

NEWTON. *désigne le repas.* Vous ne voulez pas goûter la soupe ? Elle est délicieuse.

MÖBIUS. Non.

NEWTON. Mon cher Möbius, nous ne sommes plus soignés par des infirmières mais surveillés par des infirmiers. Par des gaillards immenses.

MÖBIUS. Cela n'a aucune importance.

NEWTON. Pour vous, peut-être Möbius. Vous souhaitez visiblement passer toute votre vie dans cet asile. Mais pour moi, cela a de l'importance. Car je veux en sortir. *Il termine sa soupe aux boulettes de foie.* Bon. Passons au poulet à la broche. *Il se sert.* Les infirmiers me forcent à passer à l'action. Aujourd'hui même.

MÖBIUS. C'est votre problème.

NEWTON. Pas uniquement. Je vais vous faire un aveu, Möbius : je ne suis pas fou.

MÖBIUS. Bien sûr que non, sir Isaac.

NEWTON. Je ne suis pas sir Isaac Newton.

MÖBIUS. Je sais. Albert Einstein.

NEWTON. Foutaises. Et pas non plus Herbert Georg Beutler, comme on le croit ici. Mon vrai nom est Kilton, mon ami.

MÖBIUS *le fixe avec effroi.* Alec Jasper Kilton ?

NEWTON. Exact.

MÖBIUS. Celui qui est à l'origine de la loi de la correspondance ?

NEWTON. Lui-même.

MÖBIUS *s'approche de la table.* Vous vous êtes introduit ici ?

NEWTON. En faisant semblant d'être fou.

MÖBIUS. Afin de me... de m'espionner ?

NEWTON. Pour élucider la cause de votre folie. On m'a appris cet allemand irréprochable dans le camp d'entraînement de nos services secrets, un énorme travail.

MÖBIUS. Et c'est parce que l'infirmière Dorothea a découvert la vérité que vous...

NEWTON. C'est cela. Je suis terriblement désolé pour cet incident.

MÖBIUS. Je comprends.

NEWTON. Les ordres sont les ordres.

MÖBIUS. Evidement.

NEWTON. Je n'avais pas le choix.

MÖBIUS. Bien sûr que non.

NEWTON. Il en allait de ma mission, l'affaire la plus secrète de nos services secrets. J'étais obligé de passer à l'acte, si je voulais éviter tout soupçon. L'infirmière Dorothea ne me considérait plus comme fou, la médecin-chef seulement comme modérément malade, il s'agissait de prouver définitivement ma folie par un meurtre. Dites donc, ce poulet à la broche est absolument divin.

On entend Einstein jouer du violon dans la chambre numéro 2.

MÖBIUS. Einstein joue de nouveau.

NEWTON. La gavotte de Bach.

MÖBIUS. Son repas va refroidir.

NEWTON. Laissez donc ce fou continuer à jouer.

MÖBIUS. Une menace ?

NEWTON. Je vous admire immensément. Cela me ferait de la peine de devoir vous brutaliser.

MÖBIUS. Vous avez pour mission de m'enlever ?

NEWTON. Si les soupçons de nos services secrets se révèlent exacts.

MÖBIUS. C'est-à-dire ?

NEWTON. Ils vous prennent incidemment pour le physicien le plus génial du moment.

MÖBIUS. Je ne suis qu'un homme nerveusement très atteint, Kilton, rien de plus.

NEWTON. Nos services secrets ne sont pas de cet avis.

MÖBIUS. Et que pensez-vous de moi ?

Le violon s'arrête.

NEWTON. Je vous considère purement et simplement comme le plus grand physicien de tous les temps.

MÖBIUS. Et comment vos services secrets en sont-ils venus à s'intéresser à moi ?

NEWTON. Par moi. J'ai lu par hasard votre thèse sur les bases d'une physique moderne. J'ai d'abord pris votre étude pour une blague. Puis cela a été une révélation. J'avais dans les mains le document le plus génial de la physique moderne. J'ai commencé à faire des recherches sur l'auteur, mais je piétinais. J'en ai informé les services secrets qui eux, ont eu plus de succès.

Entrée d'Einstein.

EINSTEIN. Vous n'êtes pas le seul à avoir lu cette thèse, Kilton. Moi non plus je ne suis pas fou. Puis-je me présenter ? Je suis également physicien. Membre d'un service secret. Mais d'un autre, passablement différent. Mon nom est Joseph Eisler.

MÖBIUS. Celui qui a découvert l'effet Eisler ?

EINSTEIN. Lui-même.

MÖBIUS. Disparu en mille neuf cent cinquante.

EINSTEIN. Volontairement.

NEWTON *a soudain un revolver à la main.* Puis-je vous demander, Eisler, de vous mettre face contre le mur ?

EINSTEIN. Mais bien sûr. *Il obéit, puis se retourne brusquement, un revolver à la main.* Mon très cher Kilton. Comme je suppose que nous savons tous deux bien manier les armes, ne pensez-vous pas qu'il vaudrait mieux éviter un duel ? Je suis prêt à ranger mon browning, si vous faites de même avec votre colt...

NEWTON. D'accord.

Tous deux déposent leur revolver.

EINSTEIN. Vous avez chamboulé mes plans, Kilton. Vous, je vous prenais vraiment pour un fou.

NEWTON. Si cela peut vous consoler : je pensais la même chose de vous.

EINSTEIN. Quoi qu'il en soit, certaines choses ont dérapé. Par exemple avec l'infirmière Irene cet après-midi. Elle a exprimé ses soupçons et par là même signé son arrêt de mort. Je suis terriblement désolé pour cet incident.

MÖBIUS. Je comprends.

EINSTEIN. Les ordres sont les ordres.

MÖBIUS. Évidemment.

EINSTEIN. Je n'avais pas le choix.

MÖBIUS. Bien sûr que non.

EINSTEIN. Il en allait aussi de ma mission, également l'affaire la plus secrète de mes services secrets. Si l'on s'asseyait ?

NEWTON. Asseyons-nous.

Il s'assoit à table, du côté gauche, Einstein du côté droit.

MÖBIUS. Je suppose que vous aussi, Eisler, vous voulez me contraindre...

EINSTEIN. Voyons, Möbius.

MÖBIUS. ... m'inciter à me rendre dans votre pays.

EINSTEIN. Nous aussi, nous vous tenons pour le plus grand de tous les physiciens. Mais pour l'instant, c'est ce dîner qui m'intéresse. Un vrai repas du condamné. *Il se sert de la soupe.* Toujours pas d'appétit, Möbius ?

MÖBIUS. Si. Tout d'un coup. Maintenant que vous avez été découverts. *Il s'assoit à table, entre les deux, et se sert également de la soupe.*

NEWTON. Du bourgogne, Möbius ?

MÖBIUS. Servez donc !

NEWTON *sert le vin.* J'attaque le cordon-bleu.

MÖBIUS. Ne vous gênez pas.

NEWTON. Bon appétit.

EINSTEIN. Bon appétit.

MÖBIUS. Bon appétit.

Ils mangent en silence.

EINSTEIN. Les sales bêtes.

NEWTON. Dans le parc il y a encore d'autres colosses en embuscades. Je les ai repérés depuis longtemps par la fenêtre de ma chambre.

EINSTEIN *se lève et examine la grille.* Du solide. Avec une serrure spéciale.

NEWTON *se dirige vers la porte de sa chambre, l'ouvre, regarde à l'intérieur.* Devant ma fenêtre aussi il y a une grille tout d'un coup. Comme par magie.

Il ouvre les deux autres portes à l'arrière-plan.

NEWTON. Chez Eisler aussi. Et chez Möbius. *Il se dirige vers la porte de droite.* Fermée à clé.

Il retourne s'asseoir. Einstein également.

EINSTEIN. Prisonniers.

NEWTON. Logique. Vu ce que nous avons fait aux infirmières.

EINSTEIN. Maintenant, la seule solution pour sortir de cet asile c'est d'agir ensemble.

MÖBIUS. Mais je n'ai absolument pas l'intention de fuir.

EINSTEIN. Möbius...

MÖBIUS. Je n'en vois pas la moindre raison. Au contraire. Je suis satisfait de mon sort.

Silence.

NEWTON. Mais moi, je ne suis pas satisfait, c'est un détail non négligeable, ne trouvez-vous pas ? Vos sentiments sont respectables mais vous êtes un génie et, à ce titre, patrimoine d'intérêt général. Vous avez avancé sur de nouveaux terrains de la physique. Mais vous n'avez pas le monopole de la science. Vous avez le devoir de nous ouvrir les portes à nous aussi, qui n'avons pas votre génie. Venez avec moi et, dans un an, on vous enfiler une queue de pie, on vous emmène à Stockholm et vous recevez le prix Nobel.

MÖBIUS. Vos services secrets agissent de façon désintéressée.

NEWTON. Je reconnais, Möbius, que ce qui les impressionne c'est surtout l'hypothèse que vous ayez résolu le problème de la gravitation.

MÖBIUS. Je confirme.

Silence.

EINSTEIN. Et vous dites cela tranquillement ?

MÖBIUS. Comment faudrait-il que je le dise ?

EINSTEIN. Mes services secrets pensaient que la théorie unifiée des particules élémentaires...

MÖBIUS. Vos services secrets aussi peuvent être rassurés. J'ai découvert la théorie du champ unifié.

NEWTON *s'éponge le front avec sa serviette.* La formule universelle.

EINSTEIN. C'est à mourir de rire. Depuis des années, des hordes de physiciens grassement payés travaillant dans d'immenses laboratoires d'Etat essaient en vain de faire progresser la physique, et vous résolvez tout cela incidemment, dans un asile, à votre bureau. *Lui aussi s'éponge le front avec sa serviette.*

NEWTON. Et le système de toutes les inventions possibles, Möbius ?

MÖBIUS. Lui aussi. Je l'ai rédigé par simple curiosité, comme une mise en pratique de mes travaux théoriques. Faut-il que je joue l'innocent ? Ce que nous concevons a des conséquences. C'était mon devoir d'étudier les répercussions que pourraient avoir ma théorie du champ et ma loi de la gravitation. Or le résultat est catastrophique. Des énergies nouvelles inimaginables seraient libérées et une technique qui défie toute imagination serait rendue possible si mes recherches tombaient entre les mains des hommes.

EINSTEIN. C'est quasiment inévitable.

NEWTON. La question est seulement de savoir qui y aura accès en premier.

MÖBIUS *rit.* Vous souhaitez que ce soient vos services secrets et l'état-major qui se cache derrière, n'est-ce pas, Kilton ?

NEWTON. Pourquoi pas. Quand il s'agit de ramener le plus grand physicien de tous les temps dans la communauté des physiciens, n'importe quel état-major devient aussitôt sacré pour moi.

EINSTEIN. Pour moi, seul mon état-major est sacré. Nous livrons à l'humanité des instruments de pouvoir titanesques. Cela nous donne le droit de poser des conditions. Nous devons décider au profit de qui nous voulons utiliser notre science et j'ai pris ma décision.

NEWTON. C'est absurde, Eisler. Il en va de la liberté de notre science et de rien d'autre. Nous devons effectuer un travail de pionnier, rien de plus. Que l'humanité parvienne ou non à suivre le chemin que nous lui frayons, c'est son problème, pas le nôtre.

EINSTEIN. Vous êtes un misérable esthète, Kilton. Pourquoi ne venez-vous pas chez nous, si vous ne tenez qu'à la liberté de la science ? Nous non plus, nous ne pouvons plus nous permettre depuis longtemps de dicter leur conduite aux physiciens. Nous aussi, nous avons besoin de résultats. Notre système politique aussi est obligé de manger dans la main des scientifiques.

NEWTON. Nos deux systèmes politiques vont maintenant surtout être obligés de manger dans la main de Möbius.

EINSTEIN. Au contraire. Il va devoir nous obéir. Finalement, nous le tenons tous les deux en échec.

NEWTON. Vraiment ? C'est plutôt nous deux qui nous tenons mutuellement en échec. Nos services ont malheureusement eu la même idée. Si Möbius part avec vous, je ne peux rien faire contre, car vous l'empêcheriez. Et vous seriez impuissant si Möbius se décidait en ma faveur. C'est lui qui a le choix ici, pas nous.

EINSTEIN *se lève solennellement.* Allons chercher nos revolvers.

NEWTON *se lève à son tour.* Battons-nous.

Newton va chercher les deux revolvers derrière la grille de la cheminée et donne son arme à Einstein.

EINSTEIN. Je suis désolé que l'affaire se termine dans le sang. Mais nous devons tirer. L'un sur l'autre et sur les gardiens de toute façon. En cas d'urgence, également sur Möbius. Il a beau être l'homme le plus important de la terre, ses manuscrits le sont plus encore.

MÖBIUS. Mes manuscrits ? Je les ai brûlés.

Silence de mort.

EINSTEIN. Brûlés ?

MÖBIUS. Tout à l'heure. Avant que la police ne revienne. Par sécurité.

EINSTEIN *éclate d'un rire désespéré.* Brûlés !

NEWTON *hurle de rage.* Le travail de quinze ans !

EINSTEIN. C'est à devenir fou.

NEWTON. Officiellement, nous le sommes déjà.

Ils rangent leurs revolvers et s'assoient, anéantis, sur le canapé.

EINSTEIN. Du coup, nous sommes définitivement à votre merci, Möbius.

NEWTON. Et dire que j'ai dû étrangler une infirmière et apprendre l'allemand pour ça !

EINSTEIN. Pendant que l'on m'enseignait le violon - une torture pour un homme sans le moindre don pour la musique.

MÖBIUS. On ne mange plus ?

NEWTON. Ça m'a coupé l'appétit.

EINSTEIN. C'est dommage pour le cordon-bleu.

MÖBIUS *se lève.* Nous sommes trois physiciens. La décision que nous avons à prendre est une décision entre physiciens. Nous devons procéder de façon scientifique. Nous ne pouvons pas nous laisser gouverner par des opinions, mais par des conclusions logiques. Nous devons essayer de trouver la solution la plus raisonnable. Nous ne pouvons pas nous permettre la moindre erreur de raisonnement parce qu'une conclusion erronée conduirait inévitablement à la catastrophe. Le point de départ est clair. Nous avons tous trois le même objectif en vue mais notre tactique est différente. L'objectif est de faire progresser la physique. Kilton, vous voulez préserver sa liberté et vous contestez sa responsabilité. A *contrario*, Eisler, c'est au nom de la responsabilité que vous engagez la physique au service de la politique hégémonique d'un Etat particulier. Mais à quoi ressemble la réalité ? Il faut m'informer sur ce point, si vous voulez que je me décide.

NEWTON. De nombreux physiciens parmi les plus célèbres vous attendent. Salaire et logement de rêve, la région est épouvantable mais la climatisation très efficace.

MÖBIUS. Et ces physiciens sont-ils libres ?

NEWTON. Mon cher Möbius. Ces physiciens se déclarent prêts à résoudre des problèmes scientifiques qui sont décisifs pour la défense nationale. Vous devez comprendre que...

MÖBIUS. Pas libres, donc. *Il se tourne vers Einstein.* Joseph Eisler. Vous faites de la politique de pouvoir. Ce qui implique donc le pouvoir. Le possédez-vous ?

EINSTEIN. Vous m'avez mal compris, Möbius. Ma politique de pouvoir consiste justement à avoir renoncé à mon pouvoir au profit d'un parti.

MÖBIUS. Pouvez-vous influencer le parti dans le sens de votre responsabilité ou bien courez-vous le danger d'être influencé par le parti ?

EINSTEIN. Möbius ! Mais c'est ridicule. Je ne peux évidemment qu'espérer que le parti suive mes conseils, pas davantage. Sans espoir, il n'y a tout simplement pas de position politique.

MÖBIUS. Est-ce qu'au moins vos physiciens sont libres ?

EINSTEIN. Etant donné qu'eux aussi œuvrent pour la défense nationale ...

MÖBIUS. C'est étrange. Chacun me vante une théorie différente alors que la réalité que l'on m'offre est la même : une prison. Dans ce cas, je préfère mon asile. Cela me donne au moins l'assurance de ne pas être exploité par des hommes politiques.

EINSTEIN. Il faut bien prendre quelques risques.

MÖBIUS. Il y a des risques qu'il ne faut jamais prendre : la fin de l'humanité en est un. Nous savons ce que le monde fait avec les armes qu'il possède déjà, nous pouvons imaginer ce qu'il ferait avec celles que mes découvertes rendent possibles. J'ai subordonné mes actes à cette prise de conscience. J'étais pauvre. J'avais une femme et trois enfants. A l'université m'attendait la gloire, du côté de l'industrie, l'argent. Les deux voies étaient trop dangereuses. Il aurait fallu que je publie mes travaux, ce qui aurait eu pour conséquence le bouleversement de notre science et l'effondrement de notre système économique. La responsabilité m'a dicté un autre chemin. J'ai sacrifié ma carrière

universitaire, j'ai renoncé à l'industrie et j'ai abandonné ma famille à son triste sort. J'ai choisi le bonnet du fou. J'ai prétendu que le roi Salomon m'apparaissait et, aussitôt, on m'a interné dans un asile.

NEWTON. Ce n'était pourtant pas une solution.

MÖBIUS. La raison exigeait d'agir ainsi. Dans notre science, nous sommes arrivés aux limites de ce que l'on peut découvrir. Nous connaissons quelques lois bien déterminées, quelques rapports fondamentaux entre des phénomènes incompréhensibles, c'est tout. Tout le reste demeure secret, inaccessible à l'intelligence. Nous sommes arrivés au bout du chemin. Mais l'humanité n'en est pas encore là. Nous avons accompli un travail de pionniers, maintenant personne ne va nous suivre, nous avons buté dans le vide. Notre science est devenue terrible, nos recherches dangereuses, notre savoir mortel. Il ne nous reste plus, à nous autres physiciens, qu'à capituler devant la réalité. Elle n'est pas de taille. Nous allons causer sa perte. Nous devons reprendre notre savoir et je l'ai repris. Il n'y a pas d'autre solution. Pour vous non plus.

EINSTEIN. Que voulez-vous dire par là ?

MÖBIUS. Possédez-vous des émetteurs clandestins ?

EINSTEIN. Et alors ?

MÖBIUS. Vous allez informer vos commanditaires. Vous vous étiez trompé. Je suis réellement fou.

EINSTEIN. Dans ce cas, on est bon pour rester ici à vie.

MÖBIUS. Cela ne fait aucun doute.

EINSTEIN. Les espions qui ont échoué, on s'en soucie comme d'une guigne.

MÖBIUS. Justement.

NEWTON. Et alors ?

MÖBIUS. Il faut que vous restiez avec moi à l'asile.

NEWTON. Nous ?

MÖBIUS. Vous deux.

Silence.

NEWTON. Möbius ! Vous ne pouvez tout de même pas exiger de nous que nous restions pour toujours...

MÖBIUS. C'est ma seule chance de ne pas être découvert. Il n'y a qu'à l'asile que nous sommes encore libres. Il n'y a qu'à l'asile que nous pouvons encore penser. A l'extérieur, nos idées sont des bombes.

NEWTON. Nous ne sommes quand même pas des fous.

MÖBIUS. Mais des meurtriers.

Ils le regardent, éberlués.

NEWTON. Je proteste !

EINSTEIN. Vous êtes allé trop loin, Möbius.

MÖBIUS. Celui qui tue est un meurtrier, et nous avons tué. Chacun de nous a tué son infirmière dans un but précis. Vous, pour ne pas mettre en danger votre mission secrète, moi, parce que l'infirmière Monika croyait en moi. Elle me prenait pour un génie méconnu. Elle n'a pas compris que, aujourd'hui, c'est le devoir d'un génie de rester méconnu. Tuer est quelque chose d'affreux. J'ai tué afin de ne pas déclencher un meurtre encore plus affreux. Puis vous êtes arrivés. Vous, je ne peux pas vous éliminer, mais peut-être vous convaincre ? Nos meurtres doivent-ils rester vains ? Soit nous avons sacrifié, soit nous avons assassiné. Soit nous restons dans cet asile, soit le monde en devient un. Soit nous nous effaçons de la mémoire des hommes, soit l'humanité s'éteint.

Silence.

NEWTON. Möbius !

MÖBIUS. Kilton ?

NEWTON. Cet établissement. Ces affreux infirmiers. Cette médecin bossue !

MÖBIUS. Et puis ?

EINSTEIN. On nous enferme comme des bêtes sauvages !

MÖBIUS. Nous sommes des bêtes sauvages. Il ne faut pas nous lâcher sur l'humanité.

Silence.

NEWTON. N'y a-t-il vraiment aucune autre issue ?

MÖBIUS. Aucune.

Silence.

EINSTEIN. Johann Wilhelm Möbius. Je suis un homme droit. Je reste.

Silence.

NEWTON. Je reste aussi. Pour toujours.

Silence.

MÖBIUS. Je vous remercie. Au nom de la mince chance qu'a maintenant encore le monde de s'en sortir. *Il lève son verre.* A nos infirmières !

Ils se sont levés solennellement.

NEWTON. Je bois à Dorothea Moser.

LES DEUX AUTRES. A l'infirmière Dorothea !

NEWTON. Dorothea ! J'ai dû te sacrifier. Je t'ai donné la mort à cause de ton amour. Maintenant je veux me montrer digne de lui.

EINSTEIN. Je bois à Irène Straub.

LES DEUX AUTRES. A l'infirmière Irène !

EINSTEIN. Irène ! J'ai dû te sacrifier. Afin de te rendre hommage et de louer ton dévouement, je veux agir avec raison.

MÖBIUS. Je bois à Monika Stettler.

LES DEUX AUTRES. A l'infirmière Monika !

MÖBIUS. Monika ! J'ai dû te sacrifier. Que ton amour consacre l'amitié que nous autres, trois physiciens, avons scellée en ton nom. Donne-nous la force de jouer les fous pour rester fidèles au secret de notre science.

Ils boivent et reposent leurs verres sur la table.

NEWTON. Transformons-nous de nouveau en fous. Hantons ces lieux en nous faisant passer pour Newton.

EINSTEIN. Jouons de nouveau Kreisler et Beethoven.

MÖBIUS. Faisons de nouveau apparaître Salomon.

NEWTON. Fous mais sages.

EINSTEIN. Prisonniers mais libre.

MÖBIUS. Physiciens mais innocents.

NEWTON. Je suis Newton. Sir Isaac Newton. Né le 4 janvier 1643 à Woolsthorpe près de Grantham. Je suis président de la Royal Society. Mais ce n'est pas la peine de vous lever pour autant. J'ai écrit les *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*. J'ai dit *Hypotheses non fingo*. Mes résultats ne sont pas sans importance dans les domaines de l'optique expérimentale, de la mécanique théorique et dans les mathématiques de haut niveau, mais j'ai dû laisser ouverte la question de l'essence de la pesanteur. J'ai également écrit des ouvrages de théologie. Des gloses sur le prophète Daniel et sur l'Apocalypse de Saint Jean. Je suis Newton. Sir Isaac Newton. Je suis président de la Royal Society.

Il se lève et va dans sa chambre.

EINSTEIN. Je suis Einstein. Professeur Albert Einstein. Né le 14 mars 1879 à Ulm. En 1902 je suis devenu expert au Bureau Fédéral de la Propriété Intellectuelle à Berne. C'est là que j'ai établi ma théorie de la relativité restreinte qui a

bouleversé la physique. Ensuite, je suis devenu membre de l'Académie des Sciences de Prusse. Plus tard, j'ai émigré. Parce que je suis juif. C'est de moi que vient la formule $E = mc^2$, la clé de la transformation de la matière en énergie. J'aime les êtres humains et j'aime mon violon, mais c'est sur mes conseils que l'on a construit la bombe atomique. Je suis Einstein. Professeur Albert Einstein. Né le 14 mars 1879 à Ulm.

Il se lève et va dans sa chambre. On l'entend ensuite jouer du violon. Kreisler, Chagrin d'amour.

MÖBIUS. Je suis Salomon. Je suis le pauvre roi Salomon. Jadis j'étais immensément riche, sage et je craignais Dieu. Les puissants redoutaient mon pouvoir. J'étais un prince de la paix et de la justice. Mais ma sagesse a dissipé ma crainte de Dieu, et je n'ai plus craint Dieu, ma sagesse a dissipé ma richesse. Désormais, les villes sur lesquelles je régnais sont mortes, le royaume qui m'avait été confié est vide, un désert aux reflets bleus, et quelque part autour d'une petite étoile jaune sans nom qui tourne sans cesse, en vain, la planète Terre radioactive. Je suis Salomon, je suis Salomon, je suis le pauvre roi Salomon.

Il va dans sa chambre. On n'entend plus que le violon d'Einstein.

En cause J. Robert Oppenheimer

Heinar Kipphardt

OPPENHEIMER. — Le 12 avril 1954, peu avant dix heures, Robert Oppenheimer, professeur de physique à Princeton, ancien directeur des laboratoires atomiques de Los Alamos, ancien conseiller du gouvernement américain pour les questions nucléaires, pénétra dans la chambre 2022 de la commission de l'énergie atomique à Washington pour comparaître devant les membres d'un comité secret chargé d'une enquête sur son loyalisme. La veille au soir, toute l'Amérique avait entendu à la télévision les déclarations enflammées du sénateur McCarthy.

LE JUGE. — Des communistes, il y en a au sein même du gouvernement ! Je ne vois pas d'autre explication au retard que nous avons subi dans notre programme d'armement nucléaire : dix-huit mois de retard ! Dix-huit mois de vaines discussions autour de la bombe à hydrogène ! Jour après jour, nos services de renseignement annonçaient que les Russes allaient avoir la bombe H et nous restions là, les bras croisés ! Maintenant, ils l'ont ! L'Amérique a perdu le monopole de l'arme totale !... Je dis, ce soir, à l'Amérique : si notre nation se trouve aujourd'hui sous la menace d'un bombardement atomique c'est à cause de ces dix-huit mois de retard ! Et je vous demande : à qui la faute ? A ceux qui ont conseillé le gouvernement ! Et qui l'ont mal conseillé ! Devons-nous encore les considérer comme des Américains loyaux ? ou comme des traîtres ? On les a glorifiés comme des héros de l'ère atomique ! En réalité, ils devraient être jugés pour leur crimes !

Voulez-vous témoigner sous serment, Monsieur Oppenheimer ?

OPPENHEIMER. — Oui !

LE JUGE. — Il n'y a pas d'obligation.

OPPENHEIMER. — Je le sais !

Il se lève.

LE JUGE. — Julius Robert Oppenheimer, jurez-vous de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ? Ainsi, Dieu vous aide !

OPPENHEIMER. — Je le jure.

LE JUGE. — L'interrogatoire peut commencer. Voulez-vous prendre place, ici. (*Oppenheimer se lève et va s'asseoir sur un siège tournant, face à la commission. Il allume sa pipe.*) On vous appelle volontiers le père de la bombe atomique, Monsieur Oppenheimer.

OPPENHEIMER. — Dans les magazines, oui !

LE JUGE. — Ce n'est pas un titre qui vous tient à cœur ?

OPPENHEIMER. — Non ! L'enfant n'est pas très beau ! Du reste, il a une centaine de pères, si on prend en considération les premiers travaux théoriques... une centaine de pères dispersés dans de nombreux pays.

LE JUGE. — Mais il a finalement vu le jour à Los Alamos, dans les laboratoires que vous avez créés et dont vous avez eu la responsabilité de 1943 à 1945.

OPPENHEIMER. — Nous reconnaissons avoir fabriqué ce jouet.

LE JUGE. — Cela, vous ne pourriez le contester. (*Oppenheimer rit.*) Vous l'avez fabriqué, en un temps record, vous l'avez expérimenté, et enfin vous l'avez lancé sur le Japon, n'est-ce pas ?

OPPENHEIMER. — Non.

LE JUGE. — Ah ?

OPPENHEIMER. — Hiroshima était une décision politique. Je n'y suis pour rien.

LE JUGE. — Mais vous avez soutenu le principe de l'utilisation de la bombe atomique dans la guerre contre le Japon. Oui ou non ?

OPPENHEIMER. — Qu'entendez-vous par soutenir ?

LE JUGE. — Vous avez aidé à choisir l'objectif, n'est-ce pas ?

OPPENHEIMER. — J'ai fait mon travail. On nous avait soumis, en tant qu'experts, une liste des objectifs possibles.

LE JUGE. — Lesquels ?

OPPENHEIMER. — Hiroshima, Kokura, Nigata, Kyoto. En tant qu'experts, nous devons désigner parmi ces objectifs ceux qui, d'après nos données scientifiques et les résultats de nos expériences, étaient les plus indiqués.

LE JUGE. — Quand vous dites « nous », Monsieur Oppenheimer, de qui s'agit-il ?

OPPENHEIMER. — Un conseil de physiciens désignés par le ministre de la Guerre.

LE JUGE. — Mais qui ?

OPPENHEIMER. — Fermi, Lawrence, Arthur H. Compton et moi-même.

LE JUGE. — Et vous aviez à « sélectionner » les objectifs ?

OPPENHEIMER. — Nous avons à fournir les données scientifiques permettant de fixer dans chaque cas les meilleurs critères de destruction.

LE JUGE. — Quels étaient ces critères ?

OPPENHEIMER. — L'objectif devait avoir un diamètre de deux milles au moins, avec le plus d'habitations possible, de préférence des constructions en bois afin que l'explosion produise un maximum d'effets et que les incendies se propagent avec le plus de rapidité possible. L'objectif devait évidemment avoir une haute valeur stratégique. L'idéal était de trouver une ville épargnée jusque-là par les bombardements.

LE JUGE. — Pourquoi ?

OPPENHEIMER. — Pour nous permettre de mesurer exactement la puissance de destruction d'une seule bombe atomique.

LE JUGE. — Ces considérations d'ordre militaire étaient donc du ressort des physiciens ?

OPPENHEIMER. — Oui, nous avons de l'expérience dans ce domaine.

LE JUGE. — J'essaie de comprendre. Mais tout cela est nouveau pour moi... et assez troublant. Qu'avez-vous éprouvé devant cette sorte de besogne ?

OPPENHEIMER. — Nous avons présenté toutes sortes d'arguments contre...

LE JUGE. — Je vous demande si personnellement vous vous êtes opposé à la destruction d'Hiroshima.

OPPENHEIMER. — J'ai présenté des arguments contre...

LE JUGE. — Contre le lancement de la bombe atomique ?

OPPENHEIMER. — Oui. Mais je n'ai pas appuyé formellement ces arguments.

LE JUGE. — Ainsi, après avoir travaillé quatre ans, jour et nuit, pour produire, dans le plus bref délai, la bombe atomique, vous avez présenté des arguments contre son utilisation.

OPPENHEIMER. — Non. J'ai présenté au ministre de la Guerre, les arguments pour et les arguments contre. Et je lui ai fait part de mes scrupules.

LE JUGE. — N'est-ce pas vous, Monsieur Oppenheimer, qui avez déterminé, en tant qu'expert, l'altitude idéale à laquelle devait être amorcée la bombe atomique pour lui assurer sa plus grande puissance de destruction ?

OPPENHEIMER. — Nous faisons, en homme de science, le travail qu'on attendait de nous, sans nous prononcer sur l'opportunité d'utiliser la bombe.

LE JUGE. — Vous deviez savoir, sans aucun doute, qu'une bombe larguée sur l'un des objectifs que vous aviez « sélectionnés » ferait des milliers de victimes parmi les civils.

OPPENHEIMER. — Nos prévisions se sont, hélas, révélées très au-dessous de la réalité.

LE JUGE. — Combien de victimes à Hiroshima ?

OPPENHEIMER. — Soixante-dix mille.

LE JUGE. — Vous êtes-vous fait un cas de conscience de cette hécatombe ?

OPPENHEIMER. — Oui, effroyable !

LE JUGE. — D'effroyables scrupules moraux après Hiroshima ?

OPPENHEIMER. — Je ne connais personne qui n'eut d'effroyables scrupules moraux après Hiroshima.

LE JUGE. — N'est-ce pas là une réaction de schizophrène ?

OPPENHEIMER. — Quoi ? d'avoir des scrupules moraux ?

LE JUGE. — ...Fabriquer la bombe, aider à « sélectionner » les objectifs, déterminer l'altitude idéale pour son lancement et, par la suite, se payer le luxe d'avoir des scrupules moraux... N'est-ce pas de la schizophrénie ?

OPPENHEIMER. — C'est un cas de schizophrénie que beaucoup de physiciens connaissent depuis quelques années.

LE JUGE. — Comment expliquez-vous ce phénomène ?

OPPENHEIMER. — Les politiciens. Je crois que le monde n'est pas mûr pour les grandes découvertes. Le monde est désaxé.

LE JUGE. — Et, comme le prince Hamlet, vous vous croyez appelé à rendre au monde son équilibre.

OPPENHEIMER. — Je sais que j'en suis incapable. Le monde doit trouver son équilibre par lui-même !

LE JUGE. — Je suis une personne réaliste. Je ne peux pas croire qu'en fabricant la bombe atomique vous rêviez à quelque pays de cocagne. Vous n'avez donc pas vu dans cette arme totale le moyen de mettre fin à la guerre ?

OPPENHEIMER. — Nous avons construit la bombe atomique pour empêcher qu'on l'utilise. Du moins, était-ce notre position à l'origine.

LE JUGE. — Vous auriez englouti deux milliards d'impôts dans la bombe atomique pour empêcher qu'on l'utilise ?...

OPPENHEIMER. — Pour empêcher qu'Hitler l'utilise... Par la suite, nous avons découvert qu'il n'existait pas de projet allemand d'armement atomique... Ce qui ne nous a pas empêchés d'utiliser notre bombe.

LE JUGE. — Est-ce vous qui avez rédigé le rapport officiel sur la destruction d'Hiroshima ?

OPPENHEIMER. — Oui, d'après les données scientifiques fournies par Alvarez. Comme vous le savez, Alvarez était à bord de l'avion pour mesurer l'efficacité de la bombe.

LE JUGE. — Le physicien Alvarez ?

OPPENHEIMER. — Oui. Avec des instruments d'une très grande précision.

LE JUGE. — Je lis dans votre rapport que ce fut une réussite.

OPPENHEIMER. — Techniquement, oui.

LE JUGE. — Techniquement ! Vous êtes trop modeste, Professeur !

OPPENHEIMER. — Oh non !

LE JUGE. — Ah ?

OPPENHEIMER. — L'homme de science a franchi, ces dernières années, les limites de l'orgueil. Il a fait connaissance avec le péché.

LE JUGE. — C'est de péché, précisément, que j'allais vous parler.

OPPENHEIMER. — Je doute que ce mot ait le même sens pour nous.

LE JUGE. — C'est ce que nous allons tâcher d'éclaircir... Je reviens toujours à cette vieille histoire d'Hiroshima parce que je n'arrive pas à comprendre le changement qui s'est opéré en vous, au cours de ces dernières années. A Los Alamos, nous voyons un homme soucieux de mener à bien une tâche considérable, avec un parfait loyalisme. Depuis qu'il est question de la bombe thermonucléaire, plus rien ne va...

OPPENHEIMER. — Deux choses qui ne sont pas à comparer, Votre honneur !

LE JUGE. — Vraiment ?

OPPENHEIMER. — Aucune comparaison possible.

LE JUGE. — Si l'on vous avait demandé un avis, auriez-vous conseillé le lancement d'une bombe à hydrogène sur la ville d'Hiroshima ?

OPPENHEIMER. — C'eût été absurde !

LE JUGE. — Pourquoi ?

OPPENHEIMER. — L'objectif n'était pas assez grand ! (*Un silence, puis :*) On nous répétait sans cesse que la bombe atomique était l'unique moyen de mettre fin à la guerre.

LE JUGE. — Ce n'est pas de cela qu'on vous accuse, Monsieur Oppenheimer.

OPPENHEIMER. — Je le sais !

LE JUGE. — Lorsque vous avez pris connaissance des accusations de la commission de l'énergie atomique, quelle a été votre réaction ? Avez-vous été surpris ?

OPPENHEIMER. — Déprimé.

LE JUGE. — Qu'est-ce qui vous déprimait ?

OPPENHEIMER. — D'avoir servi loyalement le gouvernement américain, pendant douze ans, pour m'entendre reprocher aujourd'hui d'anciennes relations communistes, qui remontent au déluge ! Un réquisitoire en vingt-trois points qui ne contient qu'un élément nouveau. Du reste, assez surprenant.

LE JUGE. — Lequel ?

OPPENHEIMER. — Que, pour des raisons morales ou autres, je me serais opposé à la construction de la bombe à hydrogène ; que j'aurais influencé plusieurs de mes confrères ; que par là j'aurais retardé considérablement la mise au point de la bombe H.

LE JUGE. — Cette accusation ne vous paraît donc pas fondée ?

OPPENHEIMER. — Elle est injuste.

LE JUGE. — Totalement injuste ?

OPPENHEIMER. — Totalement ! Depuis le jour où il s'est avéré que l'Amérique n'a plus le monopole de la Bombe ; depuis que les deux grandes puissances de ce monde s'affrontent comme deux scorpions dans une bouteille, on veut faire croire au peuple américain que seule une trahison a pu détruire l'hégémonie des États-Unis.

LE JUGE. — (*en aparté*) On dira que je suis partial. C'est faux ! Quand j'ai abordé cette affaire, Oppenheimer — Oppie — était l'idole scientifique du peuple américain. La bombe atomique et Oppie ne faisaient qu'un. Je me suis mis à étudier son dossier. J'ai compulsé tous les documents. Une pile de quatre pieds ! Sur la foi de ces documents le F.B.I. a conclu que le professeur Oppenheimer est « probablement un agent soviétique camouflé » et le Président Eisenhower a ordonné « qu'une cloison étanche soit dressée entre Oppenheimer et tous les secrets du gouvernement ». Mon idole se transformait en Sphinx !... En dépit de leur mérites, cent cinq fonctionnaires des Affaires étrangères ont été licenciés à cause de leurs relations avec des suspects politiques ou de leurs opinions personnelles. Et cependant, leur cas était moins grave que celui d'Oppenheimer. Nous sommes en présence d'un type nouveau de trahisons : la trahison pour motifs idéologiques, éthiques, et Dieu sait quels autres, et cela précisément dans le domaine qui engage de la manière la plus urgente, la plus directe, notre avenir en tant qu'individus et en tant que nation : le danger atomique ! Avais-je le droit de fermer les yeux parce que l'homme s'appelait Oppenheimer ? La vie de cet homme est pleine de contradictions. J'ai cherché en vain la clef de ces contradictions. Je n'ai pas compris son comportement dans la question de la bombe à hydrogène. A-t-il manqué de loyalisme ? Je ne saurais me prononcer. Car enfin, sur quelle base le condamner ? Chacun de ses actes, et les faits eux-mêmes, peuvent être interprétés de diverses façons. Au contact d'Oppenheimer, il m'est apparu à quel point nos méthodes policières sont dépassées aujourd'hui par la complexité des hommes que nous avons devant nous. Il faut aller au-delà des faits ; interroger les cœurs, découvrir les mobiles. Sans cela nous risquons de faire de la mauvaise justice. Qui est Oppenheimer ? Quels sont ses pensées, ses doutes, ses aspirations, ses faiblesses ? Voilà ce qu'il faudrait savoir avant de décider s'il est ou non digne de notre confiance. Doit-on arracher le secret du Sphinx à coups de pioche ? Si la sécurité du monde libre en dépend, oui !

(*Vers Oppenheimer*) Avez-vous été membre du parti communiste, Monsieur Oppenheimer ?

OPPENHEIMER. — Non.

LE JUGE. — Et votre femme ?

OPPENHEIMER. — Si. Mais il y a longtemps. Vers 1936. A l'époque de son premier mariage.

LE JUGE. — Qui était son premier mari ?

OPPENHEIMER. — Joe Dallet.

LE JUGE. — Un communiste ?

OPPENHEIMER. — Joe Dallet a été tué en Espagne, pendant la guerre civile. Je ne l'ai pas connu, mais je crois qu'il était communiste.

LE JUGE. — Votre frère, Frank Oppenheimer, était-il membre du parti communiste ?

OPPENHEIMER. — Jusqu'en 1941.

LE JUGE. — Et sa femme Jackie ?

OPPENHEIMER. — Oui.

LE JUGE. — Vous-même, Monsieur Oppenheimer, avez été séduit par les idées communistes, je crois ?

OPPENHEIMER. — Certainement. Je m'en suis expliqué dans ma lettre réponse.

LE JUGE. — A la page 5 de votre lettre, vous employez l'expression « Fellow Traveller ». Qu'entendez-vous par là ?

OPPENHEIMER. — Un homme qui se déclare d'accord avec certains points du programme communiste et qui, sans être membre du parti, est disposé à collaborer avec des communistes.

LE JUGE. — Avez-vous été un Fellow Traveller au sens de cette définition ?

OPPENHEIMER. — Oui.

LE JUGE. — A quelle époque ?

OPPENHEIMER. — A partir de 1936, environ. Après 39, un peu moins. Depuis 1942, de moins en moins.

LE JUGE. — Depuis 1942, on ne peut plus vous considérer comme un Fellow Traveller ?

OPPENHEIMER. — Non, il ne m'est resté que de vagues sympathies.

LE JUGE. — Comment expliquez-vous cette désaffection progressive à partir de 1942 ?

OPPENHEIMER. — Cela commença lors des grands procès de Staline. Puis, il y eut le pacte entre l'Allemagne nazie et la Russie soviétique. Quand j'ai appris que les Soviétiques avaient livré à la Gestapo le jeune et brillant physicien allemand Houterman avec une centaine d'autres communistes allemands, j'en ai éprouvé un tel malaise que mes sympathies se sont éteintes.

LE JUGE. — Vous avez rompu brusquement avec plusieurs de vos amis communistes.

OPPENHEIMER. — J'avais accepté, pour réaliser la bombe atomique, de m'exiler dans un désert, là-haut, chez les Indiens. Nous étions tenus au secret le plus absolu. J'ai donc rompu avec toutes mes relations personnelles.

LE JUGE. — Avec toutes ? En êtes-vous sûr ?... Votre ancienne fiancée Jean Tatlock était-elle membre du parti ?

OPPENHEIMER. — Oui. Moins par conviction politique que par romantisme. C'était un être sensible, profondément troublé par les injustices de ce monde.

LE JUGE. — Pendant combien de temps a-t-elle été membre du parti ?

OPPENHEIMER. — C'est difficile à dire. Il y a eu plusieurs éclipses dans sa carrière de communiste. Jusqu'à la fin, je crois...

LE JUGE. — Quelle a été la fin de Jean Tatlock ?

OPPENHEIMER, *après un silence.* — Elle s'est suicidée... Les agents de F.B.I. ont mis un soin particulier à d'écrire cet épisode ; vous trouverez dans leur rapport tous les détails concernant la visite que j'ai faite à Jean Tatlock : le nom de l'hôtel, le numéro de la chambre... C'était quelques jours avant sa fin tragique. J'avais omis de prévenir les services de sécurité...

LE JUGE. — En effet. Vous avez passé la nuit avec elle...

OPPENHEIMER. — ... En quoi cela vous regarde-t-il ? Je ne vois pas quel rapport cela pourrait avoir avec les questions de loyalisme ?

LE JUGE. — Sait-on jamais ? Quand le principal responsable des laboratoires atomiques de Los Alamos va passer la nuit dans un hôtel avec une militante communiste, sans prévenir les services de sécurité, on a le droit de se poser des questions.

OPPENHEIMER. — Jean Tatlock était mon ancienne fiancée ; elle m'avait lancé un appel parce qu'elle était désespérée, au bord de l'effondrement ; quelques jours après, on la trouvait morte...

LE JUGE. — De quoi avez-vous parlé ce soir-là, avec elle ?

OPPENHEIMER. — ...Je ne répondrai pas à cette question.

LE JUGE. — Vous refusez !

OPPENHEIMER. — Oui !

JUGE. — J'ai sous les yeux un rapport du Conseil scientifique que vous avez présidé. Il date du mois d'octobre 1949. Il répond à la question de savoir si le développement de la bombe à hydrogène doit ou non faire l'objet d'un programme d'urgence. Vous souvenez-vous de ce rapport ?

Il passe une copie à Oppenheimer.

OPPENHEIMER. — C'est moi qui l'ai rédigé. Il reflète l'opinion de la majorité.

LE JUGE. — « La puissance destructive de cette arme est sans limite. Son existence constitue donc une menace pour l'humanité toute entière. Aussi nous considérons, en vertu de principes moraux, que ce serait une grave erreur d'entreprendre le développement d'une telle arme. »

OPPENHEIMER. — C'est le rapport de la minorité, rédigé par Fermi et Rabi.

LE JUGE. — En effet. Dans le rapport de la majorité, je lis : « Nous espérons tous que l'on pourra enrayer le développement de cette arme. Nous sommes unanimes à penser que dans la conjoncture actuelle, ce serait une erreur pour les Etats-Unis de pousser au développement de cette arme. » Cela ne revient-il pas à dire, Monsieur Oppenheimer, que vous étiez opposé au développement de la bombe à hydrogène ?

OPPENHEIMER. — Vu la situation particulière de l'automne 1949, nous estimions qu'il ne fallait pas prendre une telle initiative.

LE JUGE. — Dès 1942 vous songiez à créer une bombe thermonucléaire ?

OPPENHEIMER. — Si nous l'avions pu, nous l'aurions fabriquée... Nous aurions fabriqué n'importe quelle arme.

LE JUGE. — La bombe thermonucléaire dont nous parlons est dix mille fois plus puissante qu'une bombe atomique normale, n'est-ce pas ?

OPPENHEIMER. — Plus ou moins. En tout cas très puissante.

LE JUGE. — Je n'exagère pas en disant dix mille fois plus puissante ?

OPPENHEIMER. — Il n'y a pas de limites naturelles à sa puissance. D'après nos calculs, la zone mortelle d'un modèle moyen a un diamètre de cinq cent quatre-vingt kilomètres.

LE JUGE. — Des scrupules moraux vous auraient-ils empêché, à l'époque, de développer cette arme ?

OPPENHEIMER. — En 1942 ? Non. Les scrupules sont venus plus tard.

LE JUGE. — A quel moment avez-vous eu des scrupules moraux ?

OPPENHEIMER. — Scrupules "moraux" ne me plaît pas !

LE JUGE. — D'accord. Quand vos premiers scrupules sont-ils apparus ?

OPPENHEIMER. — Quand j'ai compris que les armes terribles dont nous poussions le développement seraient effectivement employées.

LE JUGE. — Après Hiroshima ?

OPPENHEIMER. — Oui.

LE JUGE. — Vous avez confirmé ici que malgré vos scrupules, vous avez aidé à sélectionner les objectifs, n'est-ce pas ?

OPPENHEIMER. — Oui. Mais j'ai ajouté que la décision de lancer la bombe ne nous incombait pas.

LE JUGE. — Je n'ai jamais prétendu cela. Vous avez seulement sélectionné les objectifs, et après la destruction d'Hiroshima, vous avez ressenti de grands scrupules. Est-ce exact ?

OPPENHEIMER. — Oui ! De terribles scrupules. Et je n'étais pas le seul.

LE JUGE. — N'avez-vous pas dit, Monsieur Oppenheimer, qu'en 1951 vous étiez séduit par le programme ?

OPPENHEIMER. — J'étais séduit par les perspectives scientifiques qu'il ouvrait.

LE JUGE. — Mais la bombe thermonucléaire elle-même vous paraissait une chose horrible ? Est-ce bien cela ?

OPPENHEIMER. — Je crois. Oui. Est-ce la faute des physiciens si les idées géniales se transforment toujours en bombes ? En attendant, ces choses peuvent séduire en nous le démon scientifique bien que, sur le plan humain, elles nous paraissent effroyables.

LE JUGE. — Ne pensez-vous pas, Monsieur, que cette attitude reflète ce que j'appellerais une loyauté partagée ?

OPPENHEIMER. — Partagée comment ?

LE JUGE. — Loyauté envers son gouvernement d'une part ; loyauté envers l'humanité d'autre part.

OPPENHEIMER. — Laissez-moi réfléchir. Voici comment je vois la question : les gouvernements ne sont pas capables d'assumer tout le poids des conquêtes nouvelles de la science. D'où ce conflit de loyauté pour le savant.

LE JUGE. — La bombe H vous a donc mis devant un tel conflit. Comment vous en êtes-vous tiré ?

OPPENHEIMER. — Tout ce que je puis vous dire, c'est que je n'ai pas trahi mon gouvernement, tout en gardant mes inquiétudes et mes scrupules, et sans prétendre que cela était juste.

LE JUGE. — Qu'il était juste d'accorder au gouvernement américain un loyalisme sans condition ?

OPPENHEIMER. — Oui ! J'y ai beaucoup réfléchi. Quoi qu'il en soit, j'ai toujours agi comme s'il en était ainsi.

LE JUGE. — Un Etat qui consacre des sommes énormes à des travaux de recherche ne peut-il disposer librement des résultats de ces recherches ?

OPPENHEIMER. — Dans la mesure où ces résultats menacent la civilisation, ce droit me paraît contestable.

LE JUGE. — Vous voudriez donc, dans ce domaine particulier, restreindre la souveraineté des Etats-Unis ?

OPPENHEIMER. — Quand on sait que certaines expériences risquent d'embraser l'atmosphère, la souveraineté nationale apparaît comme un concept dépassé. Et l'on peut se demander quelle autorité, si indépendante et puissante soit-elle, pourrait empêcher les Etats de s'anéantir mutuellement.

LE JUGE. — Etes-vous d'avis que les États-Unis devraient s'entendre à tout prix avec la Russie soviétique ?

OPPENHEIMER. — Notre adversaire fût-il le diable, il faudrait chercher à s'entendre avec lui.

LE JUGE. — Entre la conservation de la vie et la conservation d'une existence digne d'être vécue, voyez-vous une grande différence ?

OPPENHEIMER. — Oui, énorme. Et j'ai la conviction que c'est l'esprit qui triomphera.

LE JUGE. — Je reviens à vos scrupules moraux. A quel moment vous êtes-vous senti partagé, pour la première fois, entre le plaisir scientifique de la recherche et l'effroi de la découverte ?

OPPENHEIMER. — Lorsque fut mise à feu la première bombe atomique dans le désert d'Alamogordo.

LE JUGE. — Qu'avez-vous éprouvé à cet instant-là ?

OPPENHEIMER. — En voyant la boule de feu, je me suis souvenu de deux textes anciens, l'un :

“ Si la lumière de mille soleils

“ Eclatait dans le ciel

“ Au même instant ce serait

“ Comme cette glorieuse splendeur.”

L'autre : “Je suis la mort qui ravit tout ; celle qui ébranle les mondes !”

LE JUGE. — A quel signe reconnaissez-vous généralement qu'une idée nouvelle est vraiment capitale ?

OPPENHEIMER. — Quand je suis saisi par un sentiment de profond effroi.

LE JUGE. — Le professeur Teller. (*Teller est conduit à la barre.*) Monsieur Teller, souhaitez-vous témoigner sous serment ?

TELLER. — Oui !

Il se lève.

LE JUGE. — Edward Teller, jurez-vous de dire la vérité et rien que la vérité, ainsi Dieu vous aide ?

TELLER. — Oui.

LE JUGE. — Nous avons à examiner si Monsieur Oppenheimer s'est comporté loyalement, ou s'il constitue un risque pour la sécurité.

TELLER. — Je n'ai pas envisagé la question sous cet angle.

LE JUGE. — Eh bien, considérez-vous que Monsieur Oppenheimer représente un risque pour la sécurité ?

TELLER. — Son comportement après la guerre m'a paru confus et embrouillé. Aussi me sentirais-je personnellement plus rassuré si les intérêts vitaux du pays n'étaient pas entre ses mains.

LE JUGE. — Qu'entendez-vous par « risque pour la sécurité » ?

TELLER. — Qu'il existe des doutes motivés quant à la discrétion, la probité ou la loyauté d'un homme.

LE JUGE. — Considérez-vous Monsieur Oppenheimer comme un risque pour la sécurité dans le sens de cette définition ?

TELLER. — Non ! Toutefois, je ne suis pas expert en matière de sécurité.

LE JUGE. — Croyez-vous que ses anciennes sympathies de gauche aient influé sur son comportement dans la question de la bombe à hydrogène ?

TELLER. — Je pense que la philosophie d'un homme influence toujours sur son comportement, mais je connais trop peu Monsieur Oppenheimer pour me risquer à porter un jugement.

LE JUGE. — Pourriez-vous définir la philosophie du professeur Oppenheimer ?

TELLER. — Non. Elle m'a paru contradictoire. J'étais étonné de voir à quel point il avait gardé l'illusion que, politiquement, les hommes pourraient devenir raisonnables si on leur montrait de quel côté se trouve leur avantage. Dans la question du désarmement par exemple.

LE JUGE. — Vous ne partagez pas cette confiance ?

TELLER. — Seule la peur les rendrait raisonnables... le jour où les bombes seront assez puissantes pour anéantir l'humanité entière.

LE JUGE. — N'avez-vous jamais éprouvé de scrupules moraux à propos de la bombe à hydrogène ?

TELLER. — Non !

LE JUGE. — Comment avez-vous résolu ce problème ?

TELLER. — Je ne l'ai pas considéré comme *mon* problème.

LE JUGE. — En d'autres termes, on peut fabriquer n'importe quel engin meurtrier et dire : maintenant, débrouillez-vous, ce n'est plus mon problème.

TELLER. — Cela ne va pas aussi loin ! Mais je ne puis prévoir ce qu'en fin de compte l'on fera d'une découverte. Ses possibilités d'utilisation m'échappent...

LE JUGE. — Ne peut-on prévoir les possibilités d'utilisation d'une bombe à hydrogène ?

TELLER. — Non. Il se peut fort bien — et nous l'espérons tous — qu'elle ne soit jamais employée. D'ici vingt ou trente ans, son principe — l'énergie solaire produite artificiellement — pourrait, en revanche, apporter à l'humanité un nouvel âge d'or.

LE JUGE. — Dieu vous entende, Monsieur Teller !

TELLER. — Lorsque Hahn a réussi, en Allemagne, la première fission de l'uranium, il n'a nullement prévu qu'on utiliserait l'énergie ainsi libérée à des fins de destruction.

LE JUGE. — Qui a songé à cela le premier ?

TELLER. — Oppenheimer. Et c'est une idée féconde que seuls les naïfs qualifient d'immorale.

LE JUGE. — J'ai peine à vous suivre sur ce terrain.

TELLER. — Les découvertes ne sont ni bonnes ni mauvaises, ni morales ni immorales. Elles sont. On peut en user. On peut en abuser. Du moteur à combustion comme de l'énergie atomique. Et finalement, au prix de douloureuses expériences, les hommes ont toujours appris à s'en servir, au mieux de leurs intérêts.

LE JUGE. — Je croyais cependant que vous aviez peu de confiance dans la raison ?

TELLER. — J'ai confiance dans les faits. Il leur arrive même de produire la raison.

LE JUGE. — Parlez-nous des physiciens ! Que sont-ils, en tant qu'hommes ?

TELLER. — Que voulez-vous savoir ? S'ils battent leur femme ? S'ils font des mots croisés ou des réussites ?

LE JUGE. — Je voudrais savoir s'ils sont différents des autres hommes ? J'ai posé la même question au professeur Oppenheimer.

TELLER. — Qu'a-t-il répondu ?

LE JUGE. — Que ce sont des hommes comme les autres.

TELLER. — Bien sûr ! Ils ont seulement besoin d'un peu plus de fantaisie, et aussi d'un peu plus de cervelle... Pour le reste, je ne vois aucune différence.

LE JUGE. — Monsieur Oppenheimer, n'avez-vous pas de question à poser à Monsieur Teller ?

OPPENHEIMER, avec hauteur. — Non ! (*Oppenheimer et Teller se dévisagent pendant un instant.*) Non !

LE JUGE. — Je vous remercie, Monsieur Teller. Votre exposé nous a beaucoup intéressés. Vous avez touché, je crois, à quelques points essentiels.

TELLER. — J'aimerais, si vous m'y autorisez, faire une déclaration.

LE JUGE. — Volontiers.

TELLER. — A mon sens, on se fait trop souvent une idée fautive de nos problèmes. Toutes les grandes découvertes ont eu, à l'origine, un effet désastreux pour l'humanité parce qu'elles bouleversaient le monde, le poussaient de force dans des voies nouvelles... toujours plus loin. Cela ne fut possible que dans la mesure où les chercheurs ne

se souciaient pas des suites éventuelles de leurs découvertes. C'est pourquoi ils scandalisent les tièdes qui rêvent d'un monde à leur image et qui n'aiment pas qu'on les dérange. Ce fut le cas lorsqu'on découvrit que la terre est une étoile parmi les autres. C'est le cas aujourd'hui où, pour la première fois, la matière nous apparaît dans sa nudité, réduite à quelques corpuscules élémentaires, capables de se désintégrer en libérant une immense énergie. Si nous poursuivons lucidement nos recherches, sans souci des conséquences, fussent-elles effroyables, nous aiderons l'humanité à apprivoiser ces énergies nouvelles ; à forger un monde nouveau qui ne sera plus comme celui-ci à demi libre et à demi esclave. Pour atteindre ce but, une guerre atomique sera peut-être nécessaire. Dieu seul le sait !... Une guerre atomique serait effroyable mais, limitée ou générale, elle n'entraînerait pas plus de souffrances que les guerres passées, tout en étant probablement plus violente et plus brève... Beaucoup de physiciens se laissent impressionner par l'aspect terrifiant des découvertes. Si nous les suivions, tout progrès deviendrait impossible et nous finirons par abdiquer devant les difficultés que nos découvertes ont fait surgir. Je sais que pour beaucoup de gens, je suis un incorrigible fauteur de guerre ; j'ai lu cela dans les journaux. Mais un jour, on verra en moi un apôtre de la paix, quand la peur salutaire qu'inspirent les armes de destruction aura définitivement éliminé la guerre comme moyen classique de poursuivre des objectifs politiques.

LE JUGE. — « En cas de survie », comme disent les compagnies d'assurances. Réfléchissons tout de même à ce qui arriverait dans l'éventualité où votre pronostic serait faux : en ce cas, l'humanité n'aurait aucune possibilité de rectifier. Voilà un fait nouveau que même un physicien ne peut négliger.

TELLER. — Je ne le néglige pas !

LE JUGE. — Est-ce là la déclaration que vous souhaitez faire ?

TELLER. — Oui !

LE JUGE. — La commission vous remercie d'être venu témoigner. L'audience est levée.

Sortie de Teller.

OPPENHEIMER. — (*s'avance jusqu'à l'avant-scène.*) Le 14 mai 1954, peu avant dix heures, le physicien J. Robert Oppenheimer franchit pour la dernière fois le seuil de la chambre 2022 de la commission de l'énergie atomique à Washington. Il allait entendre le verdict de la commission et s'expliquer une dernière fois devant l'opinion.

LE JUGE. — La majorité de cette commission, après avoir examiné les faits, soumet à la commission de l'énergie atomique l'appréciation suivante sur le cas de J. Robert Oppenheimer : « Bien que nous considérions comme une charge grave les nombreuses attaches que Monsieur Oppenheimer eut dans le passé avec des membres du parti communiste, et tout en regrettant que Monsieur Oppenheimer soit resté en bons termes avec eux, nous ne voulons cependant y voir aucun indice de déloyauté... Quant à l'attitude de Monsieur Oppenheimer à l'égard de la bombe à

hydrogène, elle nous apparaît comme inquiétante et impénétrable. Il est établi que s'il avait donné au programme un appui sans réserve, nous aurions eu la superbombe depuis plusieurs années. Etant donné son comportement, nous estimons que sa participation à un programme national de défense risquerait de mettre en danger notre sécurité... En conclusion, considérant les faiblesses inhérentes à sa nature profonde, nous sommes d'avis que Monsieur Oppenheimer ne mérite plus la confiance inconditionnelle du gouvernement américain et de la commission de l'énergie atomique ; que par conséquent le brevet de sécurité doit lui être retiré. »

OPPENHEIMER. — Quand je me suis assis pour la première fois sur ce canapé, il y a déjà plus d'un mois, j'avais l'intention de me défendre. J'étais convaincu de mon innocence. Je me voyais victime d'une conjoncture politique que je trouvais déplorable. Contraint de récapituler ma vie, d'expliquer mes conflits, même ceux que l'on me prêtait, mon attitude s'est peu à peu modifiée. Je me suis efforcé d'être franc envers moi-même. C'est une discipline qui doit s'apprendre lorsque, pendant de longues années, on ne l'a pas pratiquée envers les autres. En méditant sur ma condition de physicien de l'atome, je me suis demandé si, effectivement, il ne s'était pas produit quelque chose comme une trahison mentale, cette catégorie nouvelle de trahison que le juge voudrait introduire dans notre code... Quand je songe que nous acceptons tout naturellement l'idée que la recherche pure dans le domaine de la physique nucléaire se poursuive dans le plus grand secret ; quand je songe que nos laboratoires relèvent du budget militaire et sont soumis à la même surveillance que les objectifs de guerre ; quand je songe à ce qu'il serait advenu dans les mêmes conditions des idées de Copernic et de Newton, j'en arrive à me demander si nous n'avons pas trahi l'esprit de la science en confiant le résultat de nos recherches à des militaires, sans nous soucier de l'usage qu'ils en feraient... Ce monde où des hommes se penchent avec effroi sur nos découvertes, où chaque découverte aggrave le poids de l'angoisse, c'est nous qui l'avons fait... Sur cette terre où ils se sentent à l'étroit, les hommes ne pourraient-ils apprendre à vivre en harmonie avec le monde, à user, pour le plus grand bien de tous, de ces prodigieuses découvertes que nous leur apportons ? C'est un vieux rêve ! Ne pourrait-il devenir une réalité ? Car enfin, ce n'est plus une utopie d'affirmer que l'énergie atomique offre à tous les peuples des perspectives illimitées de bien-être : les cerveaux électroniques, au lieu de travailler aux armes de destruction, pourraient prendre en charge nos usines, rendant ainsi au travail de l'homme sa noblesse créatrice. Ce serait la liberté ! Et sans liberté il n'est pas de bonheur. Mais que nous en sommes loin ! Et cependant, si nous voulons écarter définitivement ce cauchemar : la destruction de l'humanité entière, nous n'avons pas d'autres choix... A cette croisée des chemins, nous comprenons, nous physiciens de l'atome, que notre rôle est plus important que jamais, et que jamais notre impuissance n'a été si grande... En retraçant devant vous les étapes de ma vie, j'ai compris, Messieurs, à quel point il est difficile de juger nos actions. Car je crois sincèrement que les actes qui me sont reprochés étaient en réalité plus près du véritable esprit scientifique que les quelques mérites que vous voulez bien me reconnaître ! Au risque de vous scandaliser, je me demande si nous, physiciens de l'atome, n'avons pas accordé de façon irréfléchie un trop grand loyalisme à nos gouvernements, et cela bien souvent à l'encontre de notre conviction intime. Cela fut vrai en tout cas en ce qui me concerne, et pas seulement dans le domaine de la superbombe... Nous avons passé les meilleures années de notre vie dans des laboratoires de mort et de destruction. Nous avons fait la besogne des militaires. Et je sens dans mes entrailles que cela était mal. Je contesterai la décision de la majorité de cette commission. Mais quelles que soient les chances de mon recours, j'affirme dès maintenant ma volonté de ne plus fabriquer d'engins de destruction. Nous avons fait le travail du diable. Nous voulons à présent retourner à nos tâches réelles... Nous ne pouvons rien faire de mieux que de tenir le monde ouvert dans les rares domaines où cela est encore possible.

Ma douce Mé *Anne Rotenberg & Nathalie Huchette*

MARIE

(Journal) Pierre, tu es là calme comme un pauvre blessé qui se repose en dormant la tête enveloppée. Et ta figure est encore douce et sereine, c'est encore toi enfermé dans un rêve dont tu ne peux sortir. Tes lèvres que jadis j'appelais gourmandes sont blêmes et décolorées. Ta petite barbe est grisonnante. On voit à peine tes cheveux, car la blessure commence là....

Comme tu as eu mal, comme tu as saigné, tes habits sont inondés de sang. Quel choc terrible a subi ta pauvre tête que je caressais si souvent en la prenant de mes deux mains. J'ai baisé tes paupières que si souvent tu fermais pour que je les embrasse en m'offrant ta tête d'un mouvement familier. J'ai baisé ta chère main qui se pliait encore et je caressais ta figure et je la baisais. On m'a dit de m'en aller pour t'ôter tes habits. J'ai obéi abrutie, et je ne comprends pas avoir été si folle. C'était à moi de te retirer tes pauvres loques sanglantes ! Personne d'autre ne devait le faire, personne d'autre ne devait te toucher.

Nous t'avons mis en bière, j'y ai déposé quelques fleurs et le petit portrait de moi « petite étudiante bien sage » comme tu disais, que tu aimais tant. Le portrait de celle que tu avais choisie pour ta compagne, de celle qui a eu le bonheur de te plaire.

Jusqu'au moment où on t'a emporté, je ne t'ai que peu quitté. Et dans l'immense détresse où j'étais je te parlais. Je t'ai dit que je t'aimais et que je t'avais fait l'offrande définitive de toute ma vie.

On vient te chercher, assistance attristée, je les regarde, je ne leur parle pas. Tout est fini, Pierre dort son dernier sommeil sous la terre, c'est la fin de tout, de tout, de tout.

Je marche dans la rue comme hypnotisée, sans souci de rien. Je ne me tuerai pas, je n'ai même pas le désir du suicide. Mais parmi toutes ces voitures, n'y en aura-t-il pas une pour me faire partager le sort de mon aimé ?

Pierre, je pense à toi sans trêve et sans fin, ma tête en éclate et ma raison se trouble. Je ne comprends pas que j'aie à vivre désormais sans te voir, sans sourire au doux compagnon de ma vie, à mon ami si tendre et si dévoué.

Je ne sais ce qu'a été la soirée et la nuit et le jour suivant mais le lendemain, je suis allée au laboratoire. J'ai essayé de faire une mesure, pour une courbe dont nous avons chacun fait quelques points. Mais, au bout de quelque temps, je sentis l'impossibilité de continuer.

Un long temps. Elle hésite puis reprend.

Pierre, on m'offre de prendre ta succession : ton cours et la direction de ton laboratoire.

J'ai accepté.

Je ne sais si c'est bien ou mal.

Combien de fois ne t'ai-je pas dit que si je ne t'avais plus, je ne travaillerais probablement pas. Je mettais en toi tout mon espoir de travail scientifique, et voilà que j'ose l'entreprendre sans toi.

Il faut alors, si cela était, que je puisse me montrer digne de toi, Pierre.

C'est là maintenant la seule préoccupation de ma vie. Demain j'aurais trente-neuf ans. Je ne peux plus songer à vivre pour moi-même. Je n'en ai ni le désir ni la faculté. Je n'aime plus le soleil, ni les fleurs, je me sens mieux par les temps sombres comme le jour de ta mort et si je n'ai pas pris le beau temps en haine c'est parce que je vis pour nos enfants, Eve et Irène. La douleur est sourde, le fardeau est lourd. Que mes pauvres chéries sont jeunes ! Elles oublieront bientôt complètement, et d'ailleurs savaient-elles ce qu'était leur Père ? Mais la perte de ce père pèsera surtout sur notre aînée, Irène, et jamais nous ne saurons le mal que cette perte aura fait.

Car je rêvais Pierre, et je te l'ai dit souvent, que cette fille qui promettait de te ressembler par la réflexion grave et calme deviendrait le plus tôt possible ton compagnon de travail et qu'elle te devrait le meilleur d'elle-même. Qui lui rendra ce que tu aurais pu lui donner ?

IRENE

Mé ? Mé, quand je vois le soleil briller dans le ciel et faire de beaux reflets sur l'eau des ruisseaux, je pense que tout cela serait bien plus beau si une douce Mé était là près de moi à le regarder. Comme le temps est long quand on est séparé de sa douce Mé qu'on aime bien.

MARIE

Ma chérie. Comme tu me manques. Dis un peu ce que vous devenez là-bas.

IRENE

Je fais de grandes promenades à cheval. Quand il pleut, je songe que ces moments passés dans ma chambre à attendre une éclaircie seraient bien doux si tu étais sur une chaise auprès de moi.

MARIE

« Mme Langevin assigne son mari en justice pour adultère en y associant Marie Curie. Le procès doit être jugé le 8 décembre, deux jours avant la remise des Prix Nobel à Stockholm. »

(Avec vivacité, elle écrit)

Très honoré collègue,

Je ne connais pas les publications qui ont été faites en Suède à mon sujet et je ne peux pas me rendre compte dans quelle mesure la vérité y a été déformée et dénaturée.

Vous me suggérez de faire des réserves sur l'acceptation du prix Nobel qui vient de m'être décerné et vous donnez ce motif que l'Académie de Stockholm, si elle avait été prévenue, aurait probablement renoncé à m'attribuer le

prix, à moins que je ne me justifie publiquement des attaques dont je suis l'objet. Si tel est le sentiment général de l'Académie, j'en serais profondément désolée. Mais je ne crois pas qu'il m'appartienne d'interpréter les intentions et les opinions de l'Académie de Stockholm d'une manière personnelle. Je dois donc agir conformément à ma conviction. La démarche que vous me conseillez m'apparaîtrait comme une erreur grave de ma part. En effet, le prix m'a été décerné pour la découverte du radium et du polonium.

J'estime qu'il n'y a aucun rapport entre mon travail scientifique et les faits de vie privée que l'on prétend invoquer contre moi des publications de bas étage, et qui sont, d'ailleurs, complètement dénaturés. Je ne puis accepter de poser en principe que l'appréciation de la valeur d'un travail scientifique puisse être influencée par des diffamations et des calomnies concernant la vie privée. Je suis convaincue que cette opinion serait partagée par beaucoup d'autres personnes. Je suis très peinée, que vous ne soyez pas vous-même de cet avis. Quand vous recevrez cette lettre, j'aurais déjà envoyé une dépêche concernant ma présence à Stockholm au moment de la cérémonie.

(Journal)

Pierre, tu sais bien que ce travail chimique même si je l'ai réalisé seule se trouve intimement lié à notre oeuvre commune. Pour moi cette distinction dont j'ai fait l'objet constitue un hommage à sa mémoire.

IRENE

Douce Mé,

Je trouve qu'il est un peu tard pour me dire de changer une écriture que j'ai déjà adoptée. Enfin j'essayerai, mais j'ai beau tenir mon papier très penché, j'ai du mal à ne pas écrire droit. De plus je trouve que mon écriture épaisse est plus belle droite que penchée.

Je t'embrasse de tout mon coeur sur ton beau front fatigué ; peut-être cela lui fera du bien.

Irene

P.S. Mes remerciements aux honorables facteurs qui t'ont envoyé ma lettre malgré l'adresse de travers.

MARIE

(Journal) Pierre,

Ma nièce m'écrit qu'elle aurait voulu vivre, il y a un siècle. Irène, elle, m'affirme qu'elle aurait préféré vivre plus tard, dans les siècles à venir. Je pense qu'à chaque époque, on peut avoir une vie intéressante et utile. Ce qu'il faut, c'est ne pas la gâcher et pouvoir se dire : « J'ai fait ce que j'ai pu. » C'est tout ce que l'on peut exiger de nous ; et c'est aussi la seule chose capable de nous apporter un peu de bonheur. Au printemps dernier, après leur retour de Pologne, nos filles ont élevé des vers à soie. J'étais très malade encore et, durant des semaines d'inaction forcée, j'ai longuement observé la formation des cocons. Cela m'a énormément intéressée. Ces chenilles, si actives, si consciencieuses, travaillant avec tant de bonne volonté et de persévérance, m'ont vraiment impressionnée. En les regardant, je me suis sentie tellement de leur race, quoique peut-être moins bien organisée qu'elles pour le travail.

Moi aussi, j'ai toujours tendu patiemment vers un but unique. Je l'ai fait sans avoir la moindre certitude que là était la vérité, en sachant que la vie est fugitive et fragile, qu'elle ne laisse rien derrière elle, que d'autres êtres la conçoivent tout autrement. Je l'ai fait sans doute parce que quelque chose m'y obligerait, tout comme la chenille est obligée de faire son cocon. Elle, la pauvre, doit commencer ce cocon même s'il est impossible de l'achever, en travaillant avec le même soin. Et si elle n'arrive pas au bout de la tâche, elle meurt sans métamorphose, sans récompense. Que chacun de nous file son cocon, sans demander pourquoi, ni à quelle fin.

Pierre, j'ai un vague espoir, bien faible hélas, que tu auras peut-être connaissance de ma vie d'effort et que tu m'en sauras gré et qu'ainsi je te retrouverai plus facilement dans l'autre vie, s'il y en a une.

IRENE

Mé, Mé!

L'algèbre et la trigonométrie ne vont pas très bien sans toi et j'ai beaucoup d'explications à te demander. De plus, je sens mes cheveux se dresser quand je pense au théorème de Rolle et à la formule de Taylor. Ce qui me renverse c'est l'aplomb de ces gens qui vous font des théorèmes avec des n , des m , des p , et qui font ensuite un titre : généralisation ; et cette généralisation dure plusieurs pages, tandis que ce premier théorème me paraissait déjà horriblement général.

MARIE

Ma chère Irène.

Ne te fâche pas contre la série de Taylor et essaie des applications numériques pour développer exponentielle de x , sinus x et cosinus x . Tu peux les calculer d'une part par logarithme, d'autre part par les séries.

Je t'embrasse. Mé.

IRENE

Encore des courbes qui ont des équations baroques et désagréables. Les points multiples, les asymptotes, cela va encore, mais je n'arrive jamais à trouver tout à fait la forme de la courbe.

MARIE

(Journal) Comme chaque année depuis deux ans, j'envoie nos filles passer les vacances à l'Arcouest, un paisible village de pêcheurs bretons près de Paimpol. Eh bien ! depuis quelques temps notre joyeuse colonie de savants s'y retrouve chaque été. Un journaliste spirituel a même surnommé l'endroit : Fort-la-Science ! Irène a eu seize ans et Eve, neuf. J'ai promis de les rejoindre en août. Moi, je reste à Paris pour surveiller la fin des travaux de construction du laboratoire dont tu avais tant rêvé. Au-dessus de la porte d'entrée se lisent déjà, gravés dans la pierre, ces mots : « Institut du Radium - Pavillon Curie ». Et, sais-tu que mes platanes et mes tilleuls poussent bien, et les massifs seront bientôt en fleur dans ce jardin que j'ai tant voulu entre mon laboratoire et celui du professeur Regaud. Ses assistants sont déjà à l'oeuvre, et, le soir, on voit briller dans le pavillon neuf les fenêtres éclatées. Ils organisent déjà les études sur le cancer ainsi que le traitement des malades par les rayons. Dans quelques mois, ce sera mon tour et je transporterai nos appareils rue Pierre-Curie !

Devant moi l'avenir se dessine clairement. Tu avais écrit jadis : « Il faut faire de la vie un rêve et d'un rêve une réalité... » Ton rêve, Pierre, devient ma réalité...

J'avais l'espoir de faire édifier un jour en ton souvenir, un laboratoire digne de toi. Aujourd'hui, le voilà ! Demain il profitera à d'autres pour développer ta pensée.

IRENE

Douce Chérie,

La maison paraît être très agréable : elle est très convenablement meublée et surtout très propre. La chambre qui donne sur la mer est indépendante, c'est celle que j'occupe et je peux voir deux ou trois phares par ma fenêtre chaque fois que je lève les yeux. Ne trouves-tu pas que quand on voit d'assez près un phare qui s'éteint et se rallume, on a l'impression d'une palpitation, comme quand on voit se soulever la poitrine d'un oiseau qui a peur ? Cela tient à ce que la lumière, vue d'assez près, s'allume en grandissant et s'éteint en diminuant, tandis que de loin, on la voit s'éteindre et se rallumer tout d'un coup. C'est égal ce phare devant moi me fait l'effet d'avoir une respiration oppressée : j'ai toujours envie de respirer un bon coup d'air quand je le regarde afin de me convaincre que je me porte mieux que lui. J'aimerais bien te voir, douce chérie. Cela me fait de la peine de ne pas aller t'embrasser avant de me coucher.

Je t'embrasse bien.

Irène

P.S. : La situation internationale étant plutôt inquiétante, je devore *L'Homme Libre* et *Le Temps* que je reçois tous les jours.

Mé,

Monsieur Borel est arrivé aujourd'hui, il m'a appris qu'on manquait de monnaie à Paris et que tu avais eu des difficultés pour acheter du jambon. Es-tu inquiète ? Comment prends-tu ces événements ? Comme je voudrais recevoir une lettre de toi.

Ma chérie,

Nous sommes passablement inquiets de la situation. L'assassinat de Jaurès nous a bouleversées. Mé, je te préviens que je veux des nouvelles de toi. Vite.

Irene

MARIE

Mes chères filles,

La mobilisation est commencée aujourd'hui et les Allemands sont entrés en France sans déclaration de guerre. Nous ne communiquerons pas facilement pendant quelque temps. Ne vous affolez pas. Soyez calmes et courageuses. Je vous ferai revenir aussitôt que ce possible. Mais, pour ma part, je pense que vous pouvez tous rester là-bas même en cas de guerre.

Je vous embrasse tendrement.

Votre mère

IRENE

Chérie,

Je sais bien que ce n'est peut-être pas raisonnable mais mon seul désir est de revenir. Je n'ose même pas dire cela à quelqu'un ici, car tout le monde dirait que c'est une folie et que je ne servirai qu'à encombrer et pourtant je ne sais pas ce que je deviendrais si je devais être ici pendant toute une guerre.

Je t'en supplie, permets-moi de partir. Cela me crispe tous les jours davantage de penser que vous pouvez tous faire quelque chose, et moi rien.

MARIE

Moi aussi, je désire vivement vous ramener ici, mais c'est impossible pour le moment. A Paris, nous ne pouvons encore nous rendre utiles. Pour l'instant, le seul effort de la nation consiste dans la mobilisation, le reste viendra après et chacun aura son rôle à jouer.

En attendant, prenez patience et prenez des forces au bord de la mer dans la prévision de les utiliser à bref délai.

Je te charge de ta petite soeur qui m'a écrit une carte pleine de désolation. Occupe-toi de son instruction et sois maternelle envers en mon absence.

La guerre est déclarée entre la France et l'Allemagne. Les Anglais ont déclaré la guerre aux Allemands pour avoir violé la neutralité belge. En ce moment les Allemands traversent la Belgique en livrant des combats. La brave petite Belgique n'a pas accepté de les laisser passer sans se défendre.

Tous les Français ont bon espoir et pensent que la lutte, quoique rude, se terminera bien. Mais quel massacre ne devons-nous pas prévoir et quelle folie de l'avoir déchaîné ! Il faut espérer que cette fois-ci les Allemands verront où les a menés leur gouvernement d'autocrates.

Je t'embrasse tendrement, sois patiente et travaille, remplace-moi près de ta soeur.

Ta mère

P.S. : Actuellement le pays polonais est occupé par les Allemands. Qu'en restera-t-il après leur passage ? Je ne sais rien de ma famille de Pologne. Les temps sont durs pour tous.

IRENE

Oh Mé,

On est très bien ici, mais tout mon plaisir est gâté par la pensée que je ne puis rien faire d'utile. Voudrais-tu m'autoriser à partir seule pour Paris tout de suite ? Je souffre tellement de mon inaction.

MARIE

Je comprends très bien ce désir et je t'autoriserai peut-être à le réaliser, mais je te prie d'attendre encore un peu. Ne crois pas qu'il soit facile de faire oeuvre utile dans les premières semaines. On cherche, on tâtonne, on s'organise

et je ne saurais pas t'occuper. Je me suis donnée beaucoup de mal pour une organisation autour de la radiographie médicale dont je ne sais si elle apportera quelque résultat positif. Laisse-moi me faire une opinion sur ce que tu peux faire, tout s'arrangera peu à peu. En attendant, prends des forces au bord de la mer, en travaillant pour te distraire. Je t'affirme que je te ferai venir. Tiens-toi prête à toute éventualité, aie du courage et de la patience. Embrasse pour moi toutes tes compagnes d'exil que toi-même, ma chérie.

Ta mère

IRENE

Ma chérie,

Je suis contente de savoir que tu ne t'opposes pas, en principe, à mon départ. J'attendrai, mais je voudrais bien que ce soit le moins longtemps possible car j'ai hâte d'être à Paris et près de toi.

Tâche de savoir ce que je pourrais faire. Peut-être pourrais-je servir pour les écoles, les commissions. Je voudrais tant te revoir ! Tu n'as pas idée de ce que tu me manques, ma douce Mé chérie.

MARIE

(Journal) Un vide extraordinaire s'est fait autour de moi. Mes collègues du laboratoire ont rallié leur régiment. Auprès de moi ne reste que mon mécanicien Louis Ragot. Je dois remettre l'installation du laboratoire et mes travaux personnels en des temps meilleurs. Je n'ai plus qu'une seule pensée, servir ma seconde patrie. J'ai découvert il y a quelques temps une lacune dont les Autorités ne semblent pas se soucier mais qui me paraît tragique : les hôpitaux de l'arrière, ceux du Front sont à peu près dépourvu d'appareils à Rayons X !

Quand on sait que les rayons de Roentgen sont utilisés par les médecins depuis plusieurs années pour l'examen des malades et des blessés et que, grâce à eux, on peut déceler et localiser avec précision les projectiles dans le corps humain et faciliter leur extraction, il me semble urgent de créer des postes de radiologie dans ces hôpitaux militaires.

Pierre, depuis, j'ai organisé avec l'aide de la Croix-Rouge une « voiture radiologique ». C'est une automobile ordinaire aménagée avec un appareil complet de Roentgen ainsi qu'une dynamo mise en mouvement par le moteur et qui fournit ainsi que le courant nécessaire à la production de rayons X. C'est la seule solution que j'ai imaginée pour secourir les blessés qui affluent à une cadence effrayante dans les ambulances encore dépourvues. Malheureusement, certaines d'entre elles n'ont pas même d'installations électriques sur laquelle brancher les appareils. Mais, grâce à de généreux philanthropes, comme la princesse Murat et la marquise de Ganay qui m'ont offert leurs limousines, j'ai réussi à équiper dix-huit de ces unités motorisées que les combattant appellent « les petites Curie ». Comme il manque de chauffeurs, je compte me faire délivrer un « certificat de capacité pour la conduite des véhicules à pétrole » ! et je voyagerais seule quand cela sera nécessaire.

Pierre, il faut que tu saches... j'ai appris à notre fille Irène à se servir de ces appareils et, les besoins de personnel augmentant, j'ai pris la décision de la laisser partir seule dans un hôpital anglo-belge, à quelques kilomètres du front. Sois fier d'elle comme je le suis, de notre grande de 17 ans !

IRENE

Mé chérie,

Hier matin nous avons eu pas mal d'ouvrage et en particulier une localisation de balle de shrapnell qui était dans le thorax. Cela a été assez comique : j'ai eu une peine extrême à faire comprendre à un médecin militaire belge la méthode des axes. Tant que les axes étaient sur le corps du blessé cela allait bien, mais le procédé qui me permettait de les reporter sur le papier (à savoir : problème de tracer un triangle dont on connaît les 3 côtés), cela, c'était vraiment compliqué. Je crois vraiment que ce médecin est le pire ennemi des notions élémentaires de géométrie. Je t'embrasse. Bien.

Irène

Mé, hier j'ai eu des choses difficiles et désagréables à faire : des gens qu'on ne pouvait bouger. J'ai raté une plaque de tête d'humerus parce que l'homme souffrait et tremblait tout le temps. Mais j'espère que cela sera peut-être suffisant quand même.

Ma chérie,

Hier après-midi, le Dr Alexandre a raté un petit éclat d'obus qui logeait dans les gros muscles d'une épaule, et cela malgré une localisation. Il a fait transporter en hâte le blessé endormi à la radiographie et il a trouvé l'éclat. Il en a aussitôt déduit qu'il n'y a de salut que dans les opérations sous les rayons. Il s'est émerveillé que « cela marche » lorsqu'à l'endroit exact que je lui désignais il a rencontré sous son scalpel l'éclat d'obus vainement recherché. Je ne doute pas qu'après cette aventure, il va multiplier ce mode opératoire qu'il commente comme un miracle !

Ah ! il me tarde de te revoir bientôt à Paris dans les mois prochains. Je t'embrasse.

Irène

MARIE

(Journal) Lorsque les coups de canons de l'armistice m'ont surpris dans mon laboratoire, je ne pouvais plus tenir en place. Cette victoire m'a causé une double joie. J'ai toujours vécu avec l'idée que je verrai un jour réparer l'injustice faite à ma patrie. Ma Pologne, dont les terres et la population ont été partagées entre ses ennemis et maintenue pendant plus d'un siècle en esclavage, renaît ! Combien de fois en ai-je rêvé... L'oppression est terminée, la guerre est finie, et pourtant, je n'oublie pas et n'oublierai jamais à quel prix de souffrance et de morts humaines elles doivent leur victoire. Que de morts et de destruction !

Pour haïr l'idée même de la guerre, il suffit de voir une fois ce que j'ai vu si souvent : des hommes et des garçons amenés dans les ambulances du front dans un mélange de boue et de sang. Beaucoup d'entre eux étaient condamnés à une mort rapide, d'autres à des mois entiers de douleur et de souffrance. Ah ! la guerre... La guerre, elle a désorganisé mon travail scientifique, elle a usé ma santé. Elle m'a ruinée. Mais j'ai foi en l'avenir !... en la Science ! Toute collectivité civilisée a le devoir impérieux de veiller sur le domaine de la science pure où s'élaborent les idées et les découvertes,

d'en protéger et encourager les ouvriers et de leur apporter les concours nécessaires. C'est à ce prix seulement qu'une nation peut grandir et poursuivre une évolution harmonieuse vers un idéal lointain. N'est-ce pas ?

Alors je continue ! Même si mon Institut est toujours vide de matériel.

Oui, je vais continuer... continuer mes recherches, mes cours à la Sorbonne et mes cours de radiologie. D'ailleurs, pendant quelques mois, l'armée américaine me propose de former vingt officiers libérables à l'utilisation des rayons X et, bien sûr, j'ai demandé à Irène de diriger les travaux pratiques. Maintenant, c'est ma plus proche collaboratrice. Si tu voyais comme elle est calme et merveilleusement équilibrée. Tu sais qu'elle n'a jamais hésité un instant sur sa vocation. Elle veut être une physicienne, elle veut étudier les rayonnements radioactifs ! Pierre, notre fille s'engage sur la route que nous avons suivie toi et moi. Ne te l'avais-je pas prédit autrefois... ?

IRENE

Mé chérie, je ne suis pas mécontente d'être de retour de l'Arcouest. Je vais profiter de cette sérénité retrouvée pour me reposer et prendre des forces avant cette nouvelle année de travail à tes côtés. Je suis si heureuse de penser que je te suis bonne à quelque chose, car je désire tellement te rendre la vie un peu plus facile.

MARIE

Mon enfant, tu es pour moi une excellente amie. Oui, tu me rends la vie plus facile et tellement plus douce. Je t'en sais infiniment gré et j'espère que l'année de travail qui commence pourra s'organiser de manière à nous donner des satisfactions souvent dures à conquérir. J'envisage le travail avec plus de courage en songeant à ton sourire et à ton visage toujours joyeux. Espérons que les difficultés ne seront pas trop ardues et que nous en viendrons à bout, au moins en partie.

(Journal) L'insuffisance des crédits est un souci constant et une perte de temps considérable pour moi. Notre pays ne comprend pas la valeur de la science. Il ne réalise pas que celle-ci fait partie de son patrimoine moral le plus précieux, il ne se rend pas non plus suffisamment compte que la science est à la base de tous les progrès qui allègent la vie humaine et en diminuent la souffrance. Ni les pouvoirs publics, ni la générosité privée, n'accordent actuellement à la science et aux savants l'appui et les subsides indispensables pour un travail pleinement efficace. Tout le radium que j'ai extrait de la pechblende pendant ces dernières années, je l'ai donné intégralement au laboratoire. Cependant, la quantité que nous possédons est insuffisante pour continuer nos recherches. Et le prix du radium est si élevé...

Imagine-toi, Pierre, que j'ai dû traverser l'Atlantique pour aller chercher du radium, *notre* radium. Grâce à la généreuse initiative d'une journaliste, Miss Meloney, directrice d'un important magazine à New York, les femmes américaines se sont mobilisées. Leur nation est enthousiaste et généreuse. J'ai été sensible à l'extrême cordialité qui m'a été faite partout ainsi qu'à nos filles. Mon séjour s'est avéré triomphal, mais épuisant ! J'en garde des impressions confuses, brouillées... se sont succédés à un rythme infernal : banquets, réceptions, soirées de galas, visites de musées, remises de diplômes d'Universités, pour finir par la cérémonie officielle à la Maison Blanche. C'est le président Warren Harding qui m'a remis solennellement le gramme de radium tant attendu ! Après tout cela, je n'ai pu à mon grand regret consacrer suffisamment de temps à la visite des institutions scientifiques et des hôpitaux. Mais les laboratoires que j'ai vus m'ont impressionnée, ils sont vastes, avec beaucoup d'ordre et de moyens ! Et puis,

c'est incroyable le nombre d'hôpitaux destinés à la radiumthérapie qu'ont les Etats-Unis. Ces institutions fort bien aménagées, possèdent d'importantes quantités de radium et traitent un grand nombre de malades. J'ai pu en visiter quelques-unes. Et ces visites m'ont fait sentir plus profondément le regret de ne point posséder en France une seule institution nationale pouvant rendre les mêmes services. Puisse cette lacune être comblée au plus tôt par la transformation de l'institut du radium actuel en un institut complet, ainsi que je le demande depuis bien des années !

(Apercevant Irène.)

Ah ! Irène. Comme tu le sais, je vais être de plus en plus souvent invitée à prendre part activement à des commissions scientifiques à l'étranger. Je vais être souvent absente et te confie donc le souci de l'ordre au laboratoire, dans la mesure où tu pourras empêcher qu'on ne fasse du gâchis en mon absence. Je compte sur toi !

IRENE

Au laboratoire rien de nouveau. Sauf que je suis assez contente parce que ma déviation magnétique donne après tout une assez belle précision, bien supérieure à celle de Geiger dont j'ai retrouvé le mémoire. Mais, je n'ai pas le temps de publier cela pour l'instant.

MARIE

Je suis enchantée que tu sois satisfaite de la déviation magnétique. Donne-moi la précision que tu as obtenue et envoie-moi ici à Genève, si tu en as de disponibles, un tirage à part de ton article du Journal de physique sur la distribution des rayons alpha pour M. Einstein. Je t'embrasse tendrement. Comment se comporte le polonium sur nickel ?

IRENE

Mé chérie, je vais envoyer de suite la publication que tu demandes. Pour la distribution des vitesses initiales, je trouve, en supposant distribution uniforme entre deux vitesses limite (cela revient à ce qu'a indiqué Geiger), écart maximum inférieur à 1 millième. En supposant que la distribution suive une loi de probabilité exponentielle de paramètre un sur alpha carré, le coefficient alpha est inférieur à un et demi pour mille de la vitesse ; cela signifie que les 5/6 des rayons ont des vitesses qui diffèrent de moins de 3 pour mille. Pas de sous-groupe. J'ai pas mal travaillé et calculé, assez utilement je crois, mais je n'ai pas encore pu voir tes mémoires de la paix. Le polonium de tes lamelles ne se comporte pas beaucoup mieux qu'avant.

Je t'embrasse, ma chérie, et je voudrais bien que tu ne te fatigues pas trop à Genève.

P.S. : Je pense enfin rédiger ma thèse pendant les vacances. Quand j'y pense toutefois, ce n'est qu'à moitié gai. J'espère qu'elle ne sera pas aussi ennuyeuse à lire qu'elle me le paraît quand je la fais.

MARIE

(Journal) Tous ces voyages sont épuisants mais si nécessaires pour l'Institut. Te rends-tu compte qu'aujourd'hui le nombre de travailleurs du laboratoire s'est élevé jusqu'à une quarantaine. Et tout comme toi qui as ouvert autrefois

les portes de ton laboratoire à une femme, j'ouvre le mien aux femmes, et aux chercheurs du monde entier ! Ils explorent un à un les compartiments inondés de la radioactivité.

Certains même établissent des collaborations fructueuses avec les « gens d'en face » : ces médecins et ces biologistes qui mènent par la recherche et la thérapeutique leur guerre au cancer.

Tu vois, notre institut prend de l'ampleur, il devient un grand centre de recherches et un hôpital pour tous ces hommes et ces femmes atteints du cancer. Malgré le temps considérable que je dois consacrer à la direction du laboratoire et à la préparation de mon cours, je ne cesse pas de faire moi-même des travaux de chimie. Irène m'est de plus en plus précieuse. Elle allège considérablement ma tâche. Mais depuis sa rencontre avec Frédéric Joliot, mon préparateur particulier, j'appréhende d'être en partie séparée d'elle. Même si tu l'imagines bien, je suis contente et heureuse qu'elle ait trouvé en ce garçon — qui est un vrai feu d'artifice ! — un mari qui puisse être un bon compagnon dans l'existence, comme tu l'as été pour moi pendant onze ans. Je suis certaine qu'il t'aurait plu.

IRENE

Mé chérie,

Nous jouissons d'un temps superbe et, aujourd'hui surtout, d'une chaleur inédite pour le mois de septembre. Fred a eu un peu de bronchite ce qui l'a empêché jusqu'ici de se baigner. Il a déjà examiné les perspectives de pêche avec attention. Pour la date du mariage si elle doit être fixée avant ton départ pour Copenhague, il serait nécessaire de le décider tout de suite afin que je puisse écrire à la mairie. Peut-elle être fixée par exemple au samedi 9 octobre ?

MARIE

Je ne vois pas d'objection à la date. Faites comme vous aimez le mieux et tachez d'être contents.

Je t'embrasse tendrement, amitiés à Fred.

P.S. : La préparation de mes conférences n'a pas beaucoup avancé par manque de détails que j'aurais eu besoin de te demander, et puis mes yeux sont si faibles que parfois je n'arrive plus à... Oh, tu me manques et je trouve étrange d'être si souvent séparée de toi maintenant.

(Journal) Oui, Pierre. Mes yeux sont très affaiblis et l'on n'y peut probablement pas grand chose. Quant aux oreilles, un bourdonnement presque continu, souvent très intense me persécute. Je m'en inquiète beaucoup : mon travail peut être entravé ou même devenir impossible. Peut-être le radium est-il pour quelque chose dans ces troubles. Mais on ne saurait l'affirmer avec certitude.

Quelquefois le courage me manque, et je me dis que je devrais cesser de travailler, aller habiter à la campagne et me consacrer au jardinage. Mais mille liens me retiennent. Je ne sais si je pourrais me passer du laboratoire.

IRENE

Mé ? Mé, à propos, est-ce que l'on ne t'a pas demandé de participer à l'appel des intellectuels français en faveur de Sacco et Vanzetti ? C'est une chose que tu pourrais faire étant donné que l'appel est dirigé contre le fait d'une condamnation à mort qui pèse sur deux hommes depuis six ans, sans préjuger de leur innocence ou de leur culpa-

bilité ; comme tu donnes rarement ta signature, et comme tu es membre de la Commission de Coopération intellectuelle de la S.D.N., un mot de toi pourrait avoir une certaine utilité. Si la peine de mort doit être un jour supprimée, c'est après tout quand on saura qu'elle n'a pas l'approbation de tout le monde, et comme tu as une opinion extrêmement ferme à cet égard, je pense qu'il n'y aurait pas de mal à la faire connaître. Seulement, je crois qu'il n'y a plus que fort peu de temps.

Mé Chérie,

Merci malgré tout pour ton mot. Nous avons été péniblement impressionnés par le refus de la grâce de Sacco et Vanzetti. Cela manifeste tout de même chez les Américains un état d'esprit difficile à comprendre pour nous et singulièrement borné de tenir absolument à exécuter ces gens qu'ils ont tenu entre la vie et la mort pendant six ans. Je pense que le président Fuller et les gens dont il a pris conseil sont les proches parents de ceux qui ont fait récemment interdire l'enseignement des théories de Darwin, et ce sont certainement d'excellents chrétiens.

Et puis non ! Je crois que je vais quand même transmettre au *Quotidien* le mot que tu m'as envoyé. Il n'y a pas de mal à faire connaître ton opinion !

Nous t'embrassons bien tous deux.

MARIE

(Journal) Oui, faire connaître mon opinion, influencer telle ou telle cause, voilà ce que ma célébrité me permet, et me contraint parfois... des oeuvres, des associations, des ligues... sollicitent un mot de moi, une signature... mais qu'importe que tout cela si je ne peux m'en occuper pleinement ! Et, tu le sais, je désire garder en toutes circonstances une absolue neutralité politique. Mis à part le droit de vote des femmes où je me suis exprimée publiquement auprès du sénateur Louis Marin. Je pense que le principe est essentiellement juste et qu'il devra être reconnu, mon seul combat, c'est la Science. Et depuis ma nomination comme vice-présidente de la Commission de Coopération intellectuelle de la Société des Nations, aux côtés de Messieurs Einstein et Bergson, ma position me permet d'oeuvrer pour Elle et de la servir efficacement, du moins, je l'espère.

L'Humanité a certainement besoin d'hommes pratiques, qui tirent le maximum de leur travail, et, sans oublier le bien général, sauvegardent leurs propres intérêts. Mais elle a besoin aussi de rêveurs, pour qui les prolongements désintéressés d'une entreprise sont si captivants qu'il leur devient impossible de consacrer des soins à leurs propres bénéfices matériels.

Je suis de plus en plus convaincue qu'une société bien organisée devrait assurer à ces travailleurs les moyens efficaces d'accomplir leur tâche, dans une vie débarrassée des soucis matériels et librement consacrée à la Recherche. Alors, je lutte et lutterai inlassablement pour faire entendre ce droit. Et si ma notoriété actuelle permet cela et bien je l'utiliserai. Oui, je lutte pour trouver un remède à la misère des laboratoires, je lutte pour établir un droit d'auteur pour mes collègues, je lutte contre l'anarchie du travail scientifique dans le monde. Le progrès de la connaissance en dépend ! Je défends la personnalité et le talent où qu'ils se trouvent. Quel est l'intérêt de la société ? Ne doit-elle point favoriser l'éclosion des vocations scientifiques ? Est-elle donc si riche qu'elle puisse sacrifier celles qui viennent s'offrir ?

Je lutte pour affermir la grande force spirituelle de la science dans le monde. Et, je lutte également pour la culture, contre le désarmement moral, pour la paix. Tels sont les combats que je livre. Je crois que le travail international

est une tâche très lourde, mais qu'il est pourtant indispensable d'en faire l'apprentissage, au prix de bien des efforts et aussi d'un réel esprit de sacrifice. Si imparfaite qu'elle soit l'oeuvre de Genève a une grandeur qui mérite qu'on la soutienne.

Oui, je lutte. Je continue.

IRENE

Mé, Nous n'avons pas encore eu de nouvelles de toi sauf ton câble et la nouvelle de ton arrivée à New York annoncée par les journaux.

Ici tout va bien. Je me suis occupée de liquider les publications et je me suis lancée dans des spéculations sur la désintégration des atomes, spéculations probablement plus originales qu'exactes, mais on fait ce qu'on peut. Fred finit de corriger sa rédaction de thèse. Et Mlle Hélène est toujours le même petit diable et augmente de poids sans scrupules avec un dédain évident de la courbe normale.

J'espère que tu éblouis tout le monde dans tes beaux vêtements. Je t'embrasse tendrement. Prends soin de toi.

MARIE

(Journal) Mes voyages se sont succédés encore et encore... l'Italie, l'Angleterre, l'Espagne, la Tchécoslovaquie, le Brésil... et ma chère Pologne... Mon pauvre corps s'est affaibli. Mais il ne m'empêchera pas d'accomplir le travail qu'il me reste à faire. Maintenant, je sais et cela me rassure, quoi qu'il advienne, que l'avenir du laboratoire peut reposer désormais sur Irène et Fred. Pierre, si tu les avais entendu parler de leurs travaux au dernier Conseil Solvay, sur la structure et les propriétés des noyaux atomiques, tu aurais été fier comme je l'ai été. J'avais l'impression d'être revenue à la belle époque du laboratoire ! Même si certains ont été sceptiques et ont critiqué leurs résultats, je suis convaincue qu'à l'aube de cette nouvelle année qui arrive, leur reconnaissance auprès de leurs pairs sera incontestable comme elle l'a été pour nous il y a trente ans.

Mes chers enfants,

Je vous envoie mes souhaits de bonne année, c'est à dire une année de bonne santé, de bonne humeur, et surtout de bon travail, une année pendant laquelle vous aurez chaque jour plaisir à vivre avec votre Hélène et votre petit Pierre, sans attendre que les jours soient passés pour leur trouver de l'agrément, et sans mettre tout espoir d'agrément uniquement dans les jours qui viendront. Plus on vieillit, plus on sent que savoir jouir du présent est un don précieux, comparable à un état de grâce.

IRENE

J'ai eu plaisir à présent à relire le journal et les lettres de ma mère, ainsi que les miennes. Je n'aurais pas eu le courage de le faire quelques années après sa mort, bien que j'aurais sans doute pensé à évoquer un bien plus grand nombre de souvenirs. Jamais, nous n'oublierons, Fred et moi, l'expression de joie intense qui s'est emparée de Marie lorsque, quelques mois avant sa mort, nous lui avons montré dans un petit tube de verre le tout premier radioélément artificiel, pour lequel nous recevions un an après le Prix Nobel de Chimie. Ce fut sans doute la dernière grande satisfaction de sa vie.

J'aime à me souvenir de ses dernières paroles publiques et de celle de mon père à Stockholm :

« Je suis de ceux qui pensent que la science est d'une grande beauté. Un scientifique dans son laboratoire est non seulement un technicien : il est aussi un enfant placé devant des phénomènes naturels qui l'impressionnent comme des contes de fées. Nous ne devrions pas laisser croire que tout progrès scientifique peut être réduit à des mécanismes, des machines, des rouages, quand bien même de tels mécanismes ont eux aussi leur beauté. Je ne crois pas non plus que l'esprit d'aventure risque de disparaître dans notre monde. Si je vois quelque chose de vital autour de moi, c'est précisément cet esprit d'aventure, qui semble, qui me paraît indéracinable et s'apparente à la curiosité. Sans la curiosité de l'esprit, que serions-nous ? »

Rossum's Universal Robots

Karel Capek

DOMIN dicte.

« ... et que nous déclinons toute responsabilité en cas de dégâts causés par le transport. Notre représentant ayant prévenu le capitaine du navire que celui-ci était inadapté au transport des robots, virgule, la dégradation de la marchandise ne peut être prise en considération. Point à la ligne, veuillez agréer nos salutations distinguées, etc. pour Rossum's Universal Robots. » C'est fait ?

SYLLA

Oui, monsieur.

DOMIN

Sur une nouvelle feuille. Friedrichswerke, Hambourg, la date, « Nous accusons réception de votre commande de quinze mille robots... » (*La sonnerie du téléphone. Domin décroche et parle.*) Allô... le directeur général... oui... certainement... mais oui, comme d'habitude... vous pouvez câbler... Bien. (*Il raccroche.*) Où en sommes-nous ?

SYLLA

Nous accusons réception de votre commande de quinze mille robots.

DOMIN réfléchit.

Quinze mille robots, quinze mille robots...

(*Entrée d'Hélène.*)

SYLLA

Monsieur le directeur, une dame demande...

DOMIN

C'est qui ?

SYLLA

Je ne sais pas. (*Hélène lui tend une carte de visite.*)

DOMIN *lit.*

Le président Glory... Faites-la entrer.

SYLLA.

Je vous en prie, madame.

DOMIN.

Veuillez entrer.

HELENE

Monsieur le directeur général Domin ?

DOMIN

Enchanté.

HELENE

Je viens...

DOMIN

... de la part du président Glory.

HELENE

Le président Glory est mon père. Je m'appelle Hélène Glory.

DOMIN

Mademoiselle Glory, c'est un grand honneur pour nous de...

HELENE

... de ne pas pouvoir vous mettre à la porte.

DOMIN

... d'accueillir la fille d'un homme politique comme votre père. Prenez place, s'il vous plaît. Sylla, vous pouvez disposer.

DOMIN.

Que puis-je pour vous, mademoiselle Glory ?

HELENE

Je suis venue...

DOMIN

... voir notre production d'hommes artificiels. Comme tous les visiteurs. Nous sommes à votre disposition.

HELENE

Je croyais qu'il était impossible...

DOMIN

... de visiter les ateliers ? Evidemment que c'est impossible. Mais vous savez, tout le monde vient avec une carte de visite.

HELENE

Et vous les montrez à tout le monde ?

DOMIN

Juste ce qu'il faut... La fabrication des hommes artificiels est évidemment un secret, mademoiselle.

HELENE

Si vous saviez à quel point cela...

DOMIN

... m'intéresse. On ne parle que de ça dans la vieille Europe.

HELENE

Pourquoi ne me laissez-vous pas terminer ma phrase ?

DOMIN

Je vous prie de m'excuser, mademoiselle. Aviez-vous l'intention de dire autre chose.

HELENE

Je voulais juste demander...

DOMIN

... de pouvoir visiter à titre exceptionnel nos usines. Mais certainement, mademoiselle Glory.

HELENE

Comment saviez-vous que j'allais vous demander précisément cela ?

DOMIN

Tout le monde demande la même chose. En témoignage de respect particulier, nous vous montrerons, mademoiselle, plus que ne peuvent voir les autres visiteurs, à condition...

HELENE

Je vous remercie.

DOMIN

... de ne rien révéler de ce que vous allez voir.

HELENE *se lève et tend la main à Domin.*

Vous avez ma parole.

DOMIN

Merci. Puis-je vous demander d'enlever votre voile ?

HELENE

Mais certainement. Vous aimeriez vous rassurer... Excusez-moi.

DOMIN

Pardon ?

HELENE

Si vous vouliez lâcher ma main...

DOMIN lâche sa main.

Je vous prie de m'excuser.

HELENE

Vous aimeriez vous assurer que je ne suis pas un espion. Vous prenez, évidemment, des précautions.

DOMIN l'observe sans cacher son admiration.

Oui... bien sûr... nous... c'est ça...

HELENE

Vous ne me croyez pas ?

DOMIN

Je vous crois entièrement, Hélè.. pardon, mademoiselle Glory. Je suis vraiment ravi. Avez-vous fait un bon voyage ?

HELENE

Oui, merci. Pourquoi ?

DOMIN

Parce que... en effet, vous êtes.. encore très jeune.

HELENE

Allons-nous voir les ateliers tout de suite ?

DOMIN

Certainement. Je dirais vingt-deux...

HELENE

Vingt-deux... quoi ?

DOMIN

Vingt-deux ans.

HELENE

Vingt et un. Pourquoi cela vous intéresse-t-il ?

DOMIN

Parce que... bref... (*Excité.*) Vous allez rester quelques jours, n'est-ce pas ?

HELENE

Cela dépend de ce que vous voudrez bien me montrer de votre production.

DOMIN

La production ! La production ! Mais certainement, vous verrez tout ce que vous voudrez, mademoiselle. Prenez place, s'il vous plaît. Aimerez-vous connaître l'histoire de notre invention ?

HELENE

Oui, ça m'intéresse beaucoup. (*Elle s'assied.*)

DOMIN

Eh bien. (*Il s'installe sur son bureau, observe Hélène, fasciné, et récite rapidement.*) Ce fut en 1920 que le vieux Rossum, grand philosophe mais à l'époque encore jeune chercheur, décida de s'isoler sur cette île lointaine pour étudier les animaux maritimes, point. Il entreprit, parallèlement, des expériences visant à reproduire, par la synthèse chimique, virgule, la matière organique appelée protoplasme, qui lui permirent de mettre au point une substance vivante malgré les différences de composition chimique. Point. Cette expérience réussit en 1932, exactement quatre cent quarante ans après la découverte de l'Amérique. Ouf.

HELENE

Vous le récitez par coeur ?

DOMIN

Oui, mademoiselle, la physiologie n'est pas ma spécialité. Je continue ?

HELENE

Pourquoi pas ?

DOMIN *cérémonieusement.*

A cette époque, le vieux Rossum écrivit dans ses formules chimiques, je cite - « La nature découvrit une façon particulière d'organiser la matière vivante, cependant, il existe encore une façon différente, plus simple, plus malléable et plus rapide, que la nature ne connut point. Cette deuxième voie permettant à la vie d'évoluer est découverte aujourd'hui. » Imaginez-vous, mademoiselle, que ces mots bouleversants ont été écrits au-dessus d'un crachat de

gelée visqueuse et colloïdale qui dégoûterait même un chien. Imaginez-le en train d'observer l'éprouvette et, devant ses yeux, l'arbre de la vie avec tous les animaux, à commencer par je ne sais quels rotifères et à finir par l'homme lui-même. L'homme créé d'une autre matière que nous, mademoiselle Glory, c'était quand même un grand moment.

HELENE

Continuez.

DOMIN

Continuez... Il fallait extraire la matière organique de l'éprouvette, accélérer son évolution, créer des organes, des os, des nerfs, trouver toutes sortes de tissus, de catalyseurs, d'enzyme, d'hormones, etc., bref, vous me suivez ?

HELENE

Je... je... je ne suis pas sûre. A peu près, je crois.

DOMIN

Tant mieux parce que moi, je ne comprends pas toujours. Alors, vous imaginez qu'il pouvait faire tout ce qu'il voulait avec ses liquides. Par exemple une méduse avec le cerveau de Socrate ou un ver de terre long de cinquante mètres. Mais comme il n'avait pas le moindre sens de l'humour, il a décidé de fabriquer un banal vertébré, bêtement un homme. Et il s'y est lancé.

HELENE

Il s'est lancé dans quoi ?

DOMIN

Dans l'imitation de la nature. D'abord, il voulait faire un chien artificiel. Après quelques années de travail, il a pondu quelque chose qui ressemblait à un veau ratatiné et ça a vécu juste quelques jours. Je vous le montrerai au musée. Ensuite, le vieux Rossum a décidé de reproduire l'homme.

Un silence.

HELENE

Ça, c'est le secret que je ne dois dire à personne ?

DOMIN

À personne au monde.

HELENE

Dommage que cela se trouve déjà dans tous les livres d'école.

DOMIN

Oui, dommage. (*Il saute de la table et s'installe à côté d'Hélène.*) Mais savez-vous ce qui ne figure pas dans les livres? (*Il touche sa tempe avec l'index.*) Que le vieux Rossum était fou. Fou à lier. C'est vrai, mademoiselle, mais cela, je ne le dis qu'à vous. Ce vieil excentrique voulait faire de vrais hommes.

HELENE

Mais c'est ce que vous faites.

DOMIN

Oui, à peu près. Tandis que le vieux voulait les faire littéralement. Enfin, il voulait, comment dirais-je, il voulait détrôner Dieu par la science. C'était un incorrigible matérialiste, c'est pourquoi il faisait tout cela. Il a décidé de prouver qu'on peut se passer de Dieu. Son homme artificiel devait être absolument identique à nous. Est-ce que vous vous y connaissez un peu en anatomie ?

HELENE

Bah... un petit peu...

DOMIN

Vous voyez, tout comme moi. Alors figurez-vous qu'il a décidé de fabriquer tout, jusqu'à la dernière glande, comme dans le corps humain. L'appendice, les amygdales, le nombril, rien que des choses inutiles. Même les glandes génitales...

HELENE

Mais celles-ci, celles-ci pourtant...

DOMIN

Ne sont pas inutiles, je sais. Mais si vous fabriquez les hommes artificiellement, elles ne servent, pour ainsi dire, pas à grand-chose.

HELENE

Je comprends.

DOMIN

Je vous montrerai au musée tout ce que Rossum a bricolé en dix ans. Il voulait faire un homme, ça a survécu à peine trois jours. Le vieux n'avait pas le moindre goût. Il a fabriqué un épouvantail qui avait à l'intérieur tout ce qu'il faut à l'homme. Un vrai travail de bénédictin. C'est alors qu'est venu ici l'ingénieur Rossum, le neveu du vieux. Un petit génie, mademoiselle. Quand il a vu tout ce gâchis, il a dit au vieux : « Fabriquer un homme pendant dix ans est insensé. Si tu ne le fais pas plus vite que la nature, ça ne vaut pas la peine d'y perdre son temps. » Et il s'est lancé dans l'anatomie.

HELENE

Pourtant, dans les livres on dit autre chose.

DOMIN *se lève.*

Dans les livres c'est de la publicité et ça n'a aucun sens. On y dit par exemple que les robots ont été inventés par le vieux monsieur. Il aurait pu enseigner à l'université mais il n'avait pas la moindre notion de la production industrielle. Vous savez, il s'imaginait qu'il allait fabriquer de vrais hommes, de nouveaux Indiens ou des professeurs ou des idiots. Ce n'est que le jeune Rossum qui a eu l'idée d'en faire des machines intelligentes et vivantes. Tout ce qu'on raconte sur la collaboration des deux Rossum, c'est de la blague. Ils ne cessaient de se bagarrer. Le vieux athée n'a jamais compris ce que c'est que la production industrielle et le jeune a dû l'enfermer dans son laboratoire où il a continué à fignoler ses avortons ; et il s'est mis à produire lui-même les robots industriels. Le vieux le maudissait, il a pondu encore deux ou trois monstres et on l'a trouvé mort dans son labo. Voilà toute l'histoire.

HELENE

Et le jeune ?

DOMIN

Le jeune, mademoiselle, c'était l'ère nouvelle. L'ère de la production qui a suivi l'ère du savoir. Il a un peu regardé l'anatomie humaine et il a tout de suite compris que c'était trop compliqué et qu'un bon ingénieur pourrait le faire plus simplement. Il a repris l'anatomie, il a essayé de se passer de ceci ou de cela, de simplifier ici et là... Bref... est-ce que je ne vous ennuie pas ?

HELENE

Au contraire, je trouve cela très intéressant.

DOMIN

Alors le jeune Rossum s'est dit : Un homme, ça ressent par exemple de la joie, ça joue du violon, ça a envie de se promener, bref il y a tant de choses qui sont, au fond, inutiles.

HELENE

Oh non !

DOMIN

Attendez un peu. Qui sont inutiles lorsqu'on doit, disons, tisser ou calculer. Un moteur diesel ne doit pas non plus avoir des franges ou des ornements, mademoiselle Glory. Et fabriquer les ouvriers artificiels, c'est la même chose que de fabriquer les moteurs diesel. La production doit être simplifiée au maximum et le produit le meilleur possible. Que pensez-vous, quel est le meilleur ouvrier possible ?

HELENE

Le meilleur ? Probablement celui qui... qui... est honnête... et dévoué.

DOMIN

Non. Celui qui coûte le moins cher. Celui qui exige le moins. Le jeune Rossum a mis au point l'ouvrier qui a le minimum d'exigences. Il l'a simplifié. Il l'a débarrassé de tout ce qui n'est pas absolument nécessaire pour qu'il travaille. Ainsi, à force de simplifier l'homme, il a créé le robot. Chère mademoiselle, les robots ne sont pas des hommes. Du point de vue mécanique, ils sont plus parfaits que nous, ils ont une étonnante intelligence rationnelle mais ils n'ont pas d'âme. Vous voyez, mademoiselle, le produit de Rossum est techniquement supérieur au produit de la nature.

HELENE

On dit que l'homme est la créature de Dieu.

DOMIN

Tant pis. Dieu n'imaginait même pas ce qu'est la technique moderne. Croiriez-vous que le jeune Rossum, avant de mourir, a joué à Dieu ?

HELENE

Comment ça ?

DOMIN

Il s'est mis à fabriquer des surrobots. Des monstres de travail. Des mammoths de quatre mètres ; mais ils tombaient tout le temps en panne. On n'a jamais compris pourquoi.

HELENE

Comment ? Ils tombaient en panne ?

DOMIN

Oui. Leurs membres ou autre chose. Notre planète est probablement trop petite pour les géants. Maintenant, nous ne faisons que des robots de dimension naturelle et d'une apparence humaine.

HELENE

J'ai vu les premiers robots chez nous. L'administration de la ville les a achetés... enfin, je veux dire engagés...

DOMIN

Achetés, mademoiselle. Les robots s'achètent.

HELENE

... pour travailler comme balayeurs. Je les ai vus balayer. Ils sont si bizarres, si paisibles.

DOMIN

Avez-vous aperçu ma secrétaire ?

HELENE

Non, je ne l'ai pas remarquée.

DOMIN.

Vous savez, la société anonyme des Robots Universels de Rossum ne produit pas une marchandise uniformisée. Nous avons des robots fins et des robots lourds. Les meilleurs peuvent même durer une vingtaine d'années.

HELENE

Et ensuite ils meurent ?

DOMIN

Oui. Ils s'usent.

DOMIN

Sylla, montrez-vous à Mlle Glory.

HELENE *se lève et lui tend la main.*

Enchantée. Dites-moi, ça ne doit pas être facile de vivre si loin du reste du monde ?

SYLLA

Je ne sais vraiment quoi vous répondre, mademoiselle. Veuillez-vous asseoir.

HELENE *s'asseyant.*

Vous êtes originaire d'où mademoiselle ?

SYLLA

D'ici, de l'usine.

HELENE

Vous êtes née ici même ?

SYLLA

Oui, On m'a fabriquée ici.

HELENE *sursaute.*

Comment ?

DOMIN *en riant.*

Sylla n'est pas une femme, mademoiselle, Sylla est un robot.

HELENE

Je vous demande pardon...

DOMIN *met la main sur l'épaule de Sylla.*

Sylla ne se vexe pas. Regardez, mademoiselle Glory, ce que nous sommes capables de produire comme qualité de peau. Venez toucher son visage.

HELENE

Oh non, non !

DOMIN

On ne dirait pas que c'est une imitation. Venez voir, elle a même la pilosité typique des blondes. Sauf peut-être encore les yeux qui sont un peu... Par contre les cheveux ! Tournez-vous, Sylla !

HELENE

Arrêtez !

DOMIN

Echangez quelques mots avec notre invitée, Sylla. C'est un hôte de marque.

SYLLA

Vous êtes venue avec l'*Amélie*, n'est-ce pas ? Est-ce que la traversée a été agréable ?

HELENE

Oui... cert... certainement.

SYLLA

Cependant, ce n'est pas le plus confortable des bateaux. Pour le voyage de retour, je vous recommanderais plutôt le *Pennsylvanie*, c'est un très bon paquebot et très puissant.

DOMIN

Combien ?

SYLLA

Vingt noeuds à l'heure. Douze mille tonnes.

DOMIN, *en riant*.

Ça va, Sylla, ça suffit. Montrez-nous comment vous parlez allemand.

HELENE

Vous parlez allemand ?

SYLLA

Je connais trois langues. J'écris *Dear Sir* ! Monsieur ! *Geehrter Herr* !

HELENE *sursaute*.

Ce n'est pas vrai ! Vous êtes un charlatan ! Sylla n'est pas un robot, Sylla est une femme comme moi ! Sylla, c'est malhonnête, pourquoi avez-vous accepté de jouer cette comédie ?

SYLLA

Je suis un robot.

HELENE

Non, vous mentez ! Oh, Sylla, je suis désolée, je sais, on vous a obligée à faire de la publicité. Sylla, vous êtes une femme comme moi, n'est-ce pas ? Dites-moi !

DOMIN

Je regrette, mademoiselle Glory. Sylla est vraiment un robot.

HELENE

Vous mentez !

DOMIN.

Comment ? Si vous voulez, mademoiselle, je peux vous donner des preuves.

HELENE

Où ?

DOMIN

Dans la salle de dissection. On la découpera et vous irez voir.

HELENE

Non ! Je n'irai pas !

DOMIN

Excusez-moi, vous parliez d'un mensonge.

HELENE

Vous voulez la faire tuer ?

DOMIN

On ne tue pas les machines.

HELENE *serre Sylla dans ses bras.*

N'ayez pas peur, Sylla, je ne vous lâcherai pas ! Ils sont tous aussi cruels que ça avec vous ? Vous ne devez pas vous laisser faire. Non, vous ne devez pas, Sylla !

SYLLA

Je suis un robot.

HELENE

Ça n'a pas d'importance. Les robots sont aussi bons que nous, les hommes. Vous ne vous laisseriez pas découper, n'est-ce pas ?

SYLLA

Si.

HELENE

Vous n'avez pas peur de la mort ?

SYLLA

Je ne connais pas, mademoiselle.

HELENE

Savez-vous ce qui se passerait avec vous après ?

SYLLA

Oui, je sais, je cesserai de bouger.

HELENE

C'est affreux !

DOMIN

Alors vous voyez, mademoiselle. Les robots ne tiennent pas à leur vie. Ils n'ont pas les moyens d'y tenir. Ils ne savent pas ce que sont les sentiments. Ils sont moins que l'herbe.

HELENE

Non, arrêtez ! Qu'elle s'en aille, s'il vous plaît !

DOMIN

Sylla, vous pouvez disposer.

Sylla s'en va.

HELENE

Elle m'effraie ! C'est dégoûtant ce que vous faites !

DOMIN

Pourquoi dégoûtant ?

HELENE

Je ne sais pas... Pourquoi... pourquoi lui avez-vous donné le nom de Sylla.

DOMIN

Vous ne l'aimez pas ?

HELENE

C'est un nom d'homme. Sylla était un dictateur romain.

DOMIN

Oh, nous croyions que Marius et Sylla étaient amants.

HELENE

Non. Marius et Sylla étaient des guerriers et ils se sont battus en... en... je ne sais plus.

DOMIN

Venez voir. (*Il invite Hélène à passer à la fenêtre.*) Que voyez-vous ?

HELENE

Des maçons.

DOMIN

Ce sont des robots. Tous nos ouvriers sont des robots. Et là-bas, que voyez-vous ?

HELENE

Un bureau.

DOMIN

C'est la comptabilité. Et là...

HELENE

Et là il y a beaucoup d'employés.

DOMIN

Ce sont des robots. Tous nos employés sont des robots. Quand vous verrez les ateliers...

On entend les sirènes de l'usine.

DOMIN

Il est midi. Les robots ne savent pas à quel moment on doit arrêter de travailler. A deux heures, je vous montrerai les pétrins.

HELENE

Quels pétrins ?

DOMIN, sèchement.

Les cuves où est malaxée la pâte pour mille robots à la fois. Puis il y a des pétrins à foie, à cerveau, et cætera. Je vous montrerai aussi l'atelier des os. Et la filature.

HELENE

Quelle filature ?

DOMIN

La filature de nerfs. De veines. La filature où on déroule des kilomètres et des kilomètres de tube digestif. Puis cela passe aux ateliers d'assemblage. Vous savez, c'est comme une chaîne de production de voitures. Chaque ouvrier place une pièce et ça passe à l'autre ouvrier, puis au troisième et ainsi jusqu'à la fin. C'est le plus intéressant à voir. Ensuite le produit va aux séchoirs et au dépôt où on le laisse travailler.

HELENE

Comment ? Ils travaillent déjà au dépôt ?

DOMIN

Non, je me suis mal exprimé... ils travaillent comme travaille le bois de nouveaux meubles, par exemple. Ils s'habituent à leur existence. Comment dirais-je, leurs organes se cicatrisent. Certains organes se mettent encore en place. Vous comprenez, il faut laisser un peu de temps à leur évolution naturelle. Et en attendant, on les charge.

HELENE

Comment ça ?

DOMIN

C'est la même chose que l'école chez les humains. Ils apprennent à parler, à écrire, à calculer. Comme ils ont une mémoire sans faille, vous pouvez leur lire vingt volumes d'une encyclopédie et ils vous répéteront tout dans le même ordre. Mais ils n'inventent jamais rien. Au fond, ils pourraient très bien être professeurs dans les universités. Ensuite, se font le tri et l'expédition. Quinze mille pièces par jour, si je ne compte pas un petit pourcentage d'exemplaires défectueux qu'on envoie à la casse... Voilà, voilà.

HELENE

Vous m'en voulez ?

DOMIN

Mais pas du tout. Je pensais juste qu'on aurait pu parler d'autre chose. Nous sommes, sur cette île perdue, une poignée d'hommes au milieu de cent mille robots, et il n'y a pas une seule femme ici. Nous ne parlons que de la production, tous les jours, du matin au soir... Parfois, on se croirait maudit, mademoiselle Glory.

HELENE

Je suis vraiment désolée d'avoir dit que... que... vous mentiez...

HELENE

J'aimerais vous demander quelque chose...

DOMIN

Moi aussi, j'aimerais vous demander quelque chose. (Il pose sa montre sur la table.) Nous avons cinq minutes.

HELENE

Je vous écoute.

DOMIN

Excusez-moi, c'est vous la première qui vouliez me demander quelque chose.

HELENE

C'est une question bête... mais dites-moi, pourquoi fabriquez-vous aussi des femmes robots si... si...

DOMIN

Si le sexe n'a aucune importance ?

HELENE

Voilà.

DOMIN

Elles sont demandées. Comme bonnes, vendeuses, dactylos... Question d'habitude.

HELENE

Et dites-moi encore... les robots des sexes opposés... ils n'éprouvent aucun...

DOMIN

Aucun attrait, mademoiselle. Pas la moindre trace de penchant les uns pour les autres.

HELENE

Mais c'est... c'est horrible !

DOMIN

Pourquoi ?

HELENE

C'est contraire à la nature... On ne sait même pas s'il faut les plaindre ou envier...

DOMIN

Plaindre...

HELENE

Peut-être... non, laissons... Mais que vouliez-vous me demander ?

DOMIN

J'aimerais vous demander, mademoiselle Glory, si vous ne voulez pas m'épouser.

HELENE

Comment ça, épouser ?

DOMIN

Vous marier avec moi.

HELENE

C'est impossible ! Mariez-vous avec une femme robot.

DOMIN

Ce n'est pas une femme.

HELENE

Evidemment, c'est ce qui vous manque. J'imagine que vous le demanderiez à n'importe quelle femme qui passerait par ici.

DOMIN

Vous n'êtes pas la première venue, Hélène. Il y en a eu d'autres.

HELENE

Des jeunes ?

DOMIN

Oui, aussi.

HELENE

Alors pourquoi vous ne vous êtes pas marié ?

DOMIN

Parce que je n'ai encore jamais perdu la tête. Sauf aujourd'hui. Dès que vous avez ôté la voilette...

HELENE

... je sais.

DOMIN

Encore une minute.

HELENE

Mais, mon Dieu, je ne veux pas !

DOMIN pose les mains sur ses épaules.

Encore une minute. Soit vous allez me dire quelque chose de méchant et je vous laisserai, soit...

HELENE

Vous êtes une brute...

DOMIN

Ce n'est pas bien méchant. Et puis, les hommes doivent parfois être un peu des brutes. C'est dans leur nature.

HELENE

Vous êtes fou !

DOMIN

On doit être, parfois un peu fou, Hélène. C'est ce qu'il y a de plus beau.

HELENE

Vous êtes... vous êtes... ah, mon Dieu !

DOMIN

Vous voyez. C'est d'accord ?

HELENE

Non... non... Lâchez-moi, s'il vous plaît ! Vous allez m'écraser !

DOMIN

Votre dernier mot, Hélène.

HELENE, se débattant.

Pour rien au monde...